



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**VIE**

**DE SAINTE ANNE**

Propriété du Libraire-Editeur

*Lartiz*

**MÊME LIBRAIRIE.**

**DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS, précédée  
d'une nouvelle méthode pour entendre la sainte  
Messe, et suivie de nouvelles prières pour le  
Chemin de la Croix, par le cardinal LAMBRUS-  
CHINI, traduit, avec son approbation, par  
M. l'abbé DOUAY, docteur en théologie, etc.  
1 vol. in-18 . . . . . 80 c.**

**SCAPULAIRE (Le) DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, et  
les indulgences qui y sont attachées, avec ap-  
probation du cardinal archevêque de Paris.  
In-18. . . . . 10 c.**

**SCAPULAIRE (Le) DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL,  
avec approbation du cardinal archevêque de  
Paris. In-18. . . . . 10 c.**

**ORAISON DE SAINTE BRIGITTE. In-18. . . . . 10 c.**

**PETIT MANUEL DE CONFESSION, par un ancien ca-  
téchiste de Saint-Sulpice. . . . . 12 c.**

---

**WASSY. — IMPRIMERIE DE MOUGIN-DALLEMAGNE.**

VIE  
DE  
**SAINTE ANNE**

**MÈRE DE LA SAINTE VIERGE**

D'APRÈS

**MARIE D'AGRÉDA**

ET PLUSIEURS AUTRES AUTEURS

**PAR M. L'ABBÉ GROS**

**Missionnaire apostolique**

Nouvelle édition, augmentée d'une notice sur les pèleri-  
nages d'Apt, de Sainte-Anne d'Auray et de Poeylaün  
et des *Pieux Exercices* en l'honneur  
de sainte Anne.

---

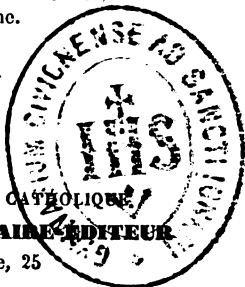
PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

**VICTOR SARLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

Rue Saint-Sulpice, 25

1862





# VIE DE SAINTE ANNE

---

## I

### LE PÈRE ET LA MÈRE DE SAINTE ANNE.

Avant de faire l'éloge d'un personnage illustre, l'Écriture commence toujours par louer ceux auxquels il doit la vie. Nous ne pouvons mieux faire que de suivre l'exemple tracé par les livres inspirés du Saint-Esprit, et nous dirons quelques mots du père et de la mère de sainte Anne (1).

Stollanus, nommé aussi Sagite, d'après quelques anciens Pères, eut le bonheur d'être le père de la mère de la sainte Vierge. Il était de la famille royale de David; et, dès sa plus tendre enfance, il avait été élevé dans la crainte de Dieu. Il était encore fort jeune lorsqu'il épousa

(1) Nous prendrons pour guides saint Cyrille d'Alexandrie, saint Epiphane, et plusieurs autres saints historiens dignes de toute confiance.

Emérentienne, qui, comme lui, descendait de David, et dont les richesses et les vertus répondaient à cette noble origine.

Emérentienne naquit à Zéphor, petite ville de Judée, située à deux lieues de Nazareth. Dès le plus bas âge, on remarqua en elle les plus grandes dispositions à la vertu; tous les mouvements de son cœur l'entraînaient vers Dieu. Son amour pour l'oraison, sa rare modestie, sa retenue exemplaire, l'avaient rendue si agréable au ciel, qu'elle mérita de recevoir, par révélation, une vue anticipée de la gloire de sa postérité. Comme elle avait fait vœu de virginité, elle se plaisait infiniment dans la solitude, et avait des entretiens fréquents avec les disciples des grands prophètes Elie et Elisée, qui vivaient sur le mont Carmel.

Souvent elle les interrogeait sur l'Incarnation du Fils de Dieu dans le sein d'une Vierge; et un jour elle leur demanda avec tant de persistance les raisons pour lesquelles le Seigneur avait différé si longtemps d'envoyer le Rédempteur promis aux patriarches et aux prophètes, que les saints cénobites, comme inspirés d'en-haut, lui répondirent :

« Dans quelque temps, c'est vous qui nous l'apprendrez vous-même. »

Emérentienne, qui ne comprenait rien à ce discours, s'adressa au plus ancien des solitaires, nommé Archos, et âgé de cent trois ans :

« Mon père, lui dit-elle, il y a longtemps que je cherche à m'éclairer sur quelques doutes qui me mettent dans une inquiétude mortelle. Voilà quatre mille ans que Dieu nous a promis la venue d'un Rédempteur, qui doit naître d'une Vierge immaculée. Puisqu'il a tant tardé à nous l'envoyer, je crains bien qu'il ne faille attendre longtemps encore. Où trouver, en effet, une femme digne d'enfanter une fille assez vertueuse, assez sainte, pour concevoir et enfanter la mère du Fils de Dieu?... Ce mystère me confond; je ne doute pas de la puissance infinie de Dieu, qui peut en un seul moment exécuter ce qu'il n'a pas fait en plusieurs siècles; mais je crois fermement que, si on rassemblait en une seule femme tout ce qu'il y a eu de sainteté sur la terre, cette femme ne saurait être comparée à celle qui aura l'honneur de mettre au jour la mère de la Vierge d'où doit sortir le Messie. »

Le saint vieillard, qui avait écouté Emérentienne dans le plus profond silence, ne put s'empêcher d'admirer la profondeur et la vérité d'une telle pensée; et, comme si Dieu lui eût révélé le mystère qui préoccupait la jeune vierge, il lui dit :

« O Emérentienne, que vous êtes heureuse ! Vous avez trouvé grâce devant le Seigneur, et vous serez sans doute la racine qui produira la branche d'où sortira la mère du Sauveur. Vous avez tant de ressemblance avec celle dont nous ont parlé nos pères, que je ne puis douter de votre prédestination à cette œuvre sublime. »

Emérentienne, en entendant ces paroles, se jeta à genoux et s'écria, les yeux baignés de larmes :

« Que suis-je, ô mon Père ! pour aspirer à un tel honneur ? Je ne suis pas digne de la faveur que vous me faites espérer. Cependant, que la volonté du Seigneur s'accomplisse ! Priez pour moi le Dieu d'Israël afin qu'il m'éclaire de ses divines lumières et qu'il me donne la grâce d'accomplir toujours ses divins commandements. »

Ces paroles furent prononcées avec tant d'ardeur, avec tant d'exaltation, que tous les solitaires sortirent de leurs cellules ; ils furent miraculeusement conduits au lieu où se trouvaient le vieillard et la jeune fille ; et, comme s'ils eussent entendu leur céleste entretien, ils s'écrièrent tous :

« Réjouissez-vous, Emérentienne ; réjouissez-vous : vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. »

La jeune fille, transportée d'une joie toute

spirituelle, retourna dans la maison de son père en rendant grâces à Dieu. Elle commença une vie plus retirée et plus mortifiée que jamais ; elle ne voyait personne, ne se nourrissait que de racines sauvages, et couchait sur la dure. Mais le Seigneur, qui avait ses desseins sur elle, ne permit pas qu'elle jouit plus longtemps des douceurs de la solitude. A peine eut-elle atteint sa dix-huitième année, que ses parents exigèrent qu'elle quittât la cellule où elle vivait presque continuellement enfermée depuis quatre ans, et qu'elle se mêlât aux jeunes vierges d'Israël.

La jeune fille, qui savait qu'un père et une mère tiennent ici-bas la place de Dieu, obéit dans toute la simplicité de son cœur. Elle ne parut pas longtemps dans la ville sans exciter l'admiration la plus vive par sa beauté et par sa vertu. Plusieurs jeunes Israélites sollicitèrent sa main ; Stollans, qui était tout à fait digne d'Émérentienne par le cœur et par l'esprit, par la fortune et par la communauté d'origine, fut agréé par les parents.

Quand ce choix fut annoncé à Émérentienne, elle en fut profondément affectée. Jamais elle n'avait songé au mariage ; et, comme elle avait fait vœu de virginité, elle ne voulut pas d'abord accorder son consentement à cette union. Cepen-

dant, pour ne pas s'opposer aux desseins de Dieu sur elle, elle prit humblement l'avis des solitaires du Mont-Carmel, et les conjura instamment d'unir leurs prières aux siennes pour connaître la volonté de Dieu sur ce mariage. Ces saints ermites, qui étaient convaincus de la vertu d'Émérentienne, et qui savaient que les temps de la Rédemption approchaient, lui promirent d'implorer les lumières du Très-Haut.

En effet, pendant qu'Émérentienne, enfermée dans sa chère cellule, attendait, dans la prière et les larmes, l'ordre de Dieu par la bouche de ses serviteurs, les pieux solitaires ne cessèrent, pendant trois jours, de prier, de jeûner et de se macérer le corps. Le Seigneur alors leur envoya une vision. Ils aperçurent un grand arbre, qui surpassait en beauté et en verdure tous ceux qu'ils avaient l'habitude de voir. Sur cet arbre, il n'y avait qu'un fruit, et, quand ils l'eurent cueilli, toutes les branches se séchèrent. Mais, quelques instants après, par une soudaine métamorphose, l'arbre parut aussi brillant que le soleil, et il portait un nouveau fruit d'une si grande beauté, qu'on ne pouvait le regarder sans éblouissement et sans admiration.

Les saints ermites, ayant reconnu que cette vision était surnaturelle, redoublèrent de ferveur

pour en obtenir de Dieu l'explication. Leur prière fut exaucée ; ils entendirent une voix du ciel qui leur parla en ces termes :

« L'arbre que vous avez vu représente le mariage d'Emérentienne, qui ne tardera pas à s'accomplir ; le premier fruit que vous y avez remarqué, c'est le premier enfant qui naîtra de cette union. La sécheresse des branches indique la stérilité d'Emérentienne après ce premier enfantement. Enfin le changement de l'arbre, et la clarté qui l'environne, montrent la puissance divine par laquelle Emérentienne concevra de nouveau, et contre le cours de la nature. Le second fruit signifie l'enfant qui naîtra alors ; son nom se répandra par toute la terre, et d'elle naîtra la mère de Celui qui fera renaître tous les hommes à une nouvelle vie (1). »

A la suite de cette explication, les pieux ermites n'hésitèrent plus à dire à Emérentienne que la volonté du ciel était qu'elle embrassât l'état du mariage.

« O mon Dieu ! s'écria-t-elle alors les yeux baignés de larmes ; que votre volonté s'accom-

(1) Le docte Pepin, célèbre prédicateur, tient cette histoire pour authentique et digne de foi ; il la rapporte tout entière dans un de ses sermons, et, il s'appuie sur l'autorité de saint Cyrille d'Alexandrie.

plisse en moi!... et, puisque vous m'ordonnez de rompre mon vœu de virginité, donnez-moi pour époux un homme juste et selon votre cœur! »

Elle sortit immédiatement de sa cellule et se mit aux ordres de ses parents. Deux mois plus tard, elle épousait Stollanus. Quelque temps après, elle mettait au monde une fille qui fut nommée Ismérie, et qu'à l'âge de quinze ans on donna pour épouse à un homme pieux, du nom d'Eliud. C'est de ce mariage que naquit Elisabeth, femme de Zacharie et mère du Précurseur.

## II

### CONCEPTION DE SAINTE ANNE.

Ainsi que les solitaires du Carmel le lui avaient annoncé, Emérentienne, après la naissance d'Ismérie, resta longtemps stérile. Elle avait atteint sa cinquantième année, lorsque Dieu voulut réaliser en elle les magnifiques promesses qu'il avait faites. Un jour que, absorbée par son oraison, elle était prosternée la face contre terre, elle entendit un grand bruit et se vit environnée d'une clarté resplendissante, au travers de laquelle lui apparut un ange, qui lui parla ainsi :

« Emérentienne, le temps approche où le Tout-Puissant veut répandre sa miséricorde sur tout le genre humain; la racine de Jessé fleurira, la race d'Abraham recevra toute sorte de bénédictions, et le trône de David aura un successeur. Tu dois avoir confiance en mes paroles : l'esprit du Dieu vivant parle par ma bouche. »

Emérentienne parut d'abord surprise de ce discours; mais la voix qui l'avait troublée la rassura bientôt.

« Adore ton Créateur de toutes tes forces, reprit l'ange; car par sa grâce tu concevras une fille de laquelle naîtra Celle qui de toute éternité doit être élevée au-dessus de toutes les créatures. »

Emérentienne, transportée de joie, répondit :

« Je sais que rien n'est impossible à Dieu. Qu'il me soit fait, non selon mes mérites, mais selon la miséricorde de mon Créateur. »

L'ange poursuivit :

« Demeure en paix ! Je vais annoncer à Stollanus la volonté du Seigneur. »

Et il disparut.

Stollanus était à deux lieues d'Emérentienne, visitant ses troupeaux et sa maison des champs. Il faisait son oraison lorsque, du milieu d'un

nuage resplendissant de lumière sortit une voix qui lui dit :

« Stollanus, la paix soit avec toi ! Voici qu'Emérentienne ton épouse va concevoir de toi une fille dont le nom sera manifesté par toute la terre. »

Le saint homme, qui était âgé de soixante et onze ans, se crut d'abord l'objet d'une illusion de ses sens abusés ; mais la voix céleste, pour lui faire comprendre que telle était la souveraine volonté de Dieu, poursuivit :

« Sur le chevet de ton lit nuptial tu trouveras quatre lettres d'or ; ces quatre lettres, assemblées, formeront le nom que, sur l'ordre du Seigneur, tu donneras à l'enfant qui naîtra de ta femme et de toi. »

Alors la voix cessa et la clarté qui environnait Stollanus s'évanouit.

Le saint vieillard, obéissant au message céleste, se rendit immédiatement vers Emérentienne, qui l'accueillit avec joie et qui lui raconta la vision qu'elle avait eue de son côté. A peine furent-ils entrés dans la chambre nuptiale, qu'ils virent, ainsi que l'ange l'avait annoncé, quatre lettres d'or sur le chevet du lit. Ces lettres étaient A A N N. Stollanus les prit pour les montrer à sa femme, et, les ayant posées sur la

table pour en admirer la beauté, ils s'aperçurent que ces lettres formaient le mot ANNA, qui signifie GRACE.

« Voilà, dirent-ils aussitôt, le nom miraculeux que Dieu, dans sa grande miséricorde, veut donner à l'enfant qui doit naître de nous. Que sa sainte volonté soit faite ! »

Plusieurs mois s'écoulèrent. Emérentienne, qui avait passé dans la retraite et l'oraison les premiers temps de sa grossesse, voulut, lorsqu'approcha le terme de sa délivrance, visiter les saints ermites du Carmel pour leur demander le secours de leurs prières. Les disciples d'Elie, transportés de joie à sa vue, se prosternèrent la face contre terre ; et, adorant le Seigneur dans les merveilles qu'il opérât en elle, ils le supplièrent de les faire vivre assez pour qu'ils pussent voir cet enfant de bénédiction.

Leurs prières furent exaucées.

### III

SAINTE ANNE EST SANCTIFIÉE DÈS LE SEIN DE SA MÈRE.

— SA NATIVITÉ.

Dieu, qui aime l'innocence, et qui a voulu que la

sainte Vierge fût exempte de la tache originelle, a dû vouloir aussi que la mère de la divine Mère fut sanctifiée avant sa naissance. Elle était, il est vrai, fille d'Adam, et dès lors sujette au péché d'origine. Néanmoins, comme mère de Marie, comme aïeule de Jésus selon la chair, elle a dû être arrachée dès le sein de sa mère à l'esclavage de Satan. La glorieuse place qu'elle tient dans l'adorable mystère de l'Incarnation doit lui faire accorder ce privilège avec plus de justice qu'à Jérémie et qu'à saint Jean-Baptiste. Jérémie ne fut que prophète et Jean-Baptiste que le précurseur de Jésus; tandis que sainte Anne fut la mère de la Mère de Jésus, et c'est de son sang et de sa chair que furent formés le sang et la chair de la Vierge immaculée.

La raison de ce privilège est d'autant plus convaincante pour nous, que, dès le moment de sa conception, elle était prédestinée à devenir ce vase d'élection d'où devait sortir la mère du Désiré des nations, et, comme telle, regardée par le ciel avec amour. Or, Dieu ne pouvant regarder avec amour une âme souillée du péché, il est nécessaire que, dès l'instant de sa conception, elle ait dû être affranchie de la tache originelle.

Voici comme en parle saint Jean Damascène :

« Sainte Anne n'a pas dû rester longtemps

sous la loi du péché, car elle a eu toute la plénitude des grâces qui ne sont données que par partie aux autres créatures ; elle est un océan, un abîme de grâces, et par conséquent remplie d'une telle perfection, qu'on ne peut presque rien imaginer au delà. Nous pouvons donc en conclure que, si nous en exceptons la sainte Vierge, nul entre les enfants d'Adam n'a été plus aimé de Dieu, nul n'a reçu plus de privilèges ; et, puisqu'il est quelques grands saints qui ont été sanctifiés dès le sein de leur mère, on ne peut refuser cet honneur à notre Sainte, qui est un abîme de grâces, la mère de toutes les grâces. »

Après saint Jean Damascène, nous pourrions citer plusieurs docteurs, plusieurs théologiens ; qui ont soutenu l'opinion que nous avons émise, mais nous avons hâte de raconter les merveilles qui accompagnèrent la naissance de sainte Anne.

Ce fut un mardi, à la fin du quarantième siècle de la Création du monde, vers l'an 3980, que Dieu jeta les premiers fondements du mystère adorable de l'incarnation du Verbe par la naissance de notre Sainte ; et, pour faire connaître que cette naissance était une grande joie dans le ciel, il voulut le manifester à la terre. A peine l'enfant eut-il vu le jour, qu'un ange, apparaissant dans la maison de Stollanus, la prit

des mains de la sage-femme, et lui imprima sur la poitrine le nom d'Anne, en disant :

« Voilà le nom que Dieu lui donne ! »

Le mot *Anne*, dit saint Epiphane, signifie *grâce*, ou bien, selon l'étymologie hébraïque, il veut dire *gracieuse, pleine de miséricorde*. Dieu voulait nous apprendre par là que cette sainte enfant devait être une des causes les plus effectives de notre bonheur et une des sources les plus abondantes de ses miséricordes.

Lorsque l'ange eut disparu, on s'aperçut que le nom gravé par lui sur la poitrine de l'enfant se trouva inscrit en plusieurs endroits de l'appartement. Le bruit de ce miracle se répandit aussitôt dans tout le pays ; tout le monde désirait la voir de ses propres yeux ; la maison de Stollanus fut envahie par les visiteurs, et, pour contenter la curiosité publique, on fut obligé de laisser découverte la poitrine de notre Sainte, comme pour lui apprendre de bonne heure à souffrir.

Ce nom, qui, donné d'une manière si miraculeuse, faisait l'entretien et l'admiration de toute la Judée, enfanta bientôt d'autres merveilles. Un personnage distingué de Nazareth, nommé Séral, qui était aveugle de naissance, entendit parler de ce prodige. Jugeant que cette enfant était appelée à de sublimes destinées, il se recommanda à

Dieu, et, espérant recouvrer la vue s'il parvenait seulement à toucher le saint nom, il se rendit à pied, suivi de tous ses serviteurs, jusqu'à la maison de Stollanus. Là il se mit à genoux devant sainte Anne, et, après avoir baisé son saint nom, il prit ses petites mains et les porta sur ses yeux, en lui disant :

« Fille de Dieu, ouvrez mes yeux, afin que je puisse voir les merveilles opérées en vous par le ciel. »

Il recouvra la vue aussitôt.

Si ce nom admirable a opéré de si grandes merveilles lors de son apparition, que ne devons-nous pas en attendre maintenant dans nos besoins si nous l'invoquons avec une grande foi et une ferme confiance ! Dieu ne nous l'a-t-il pas envoyé comme une promesse et un gage : promesse de miséricorde, gage de salut ?

#### IV

SAINTE ANNE AU TEMPLE DE JÉRUSALEM. — VERTUS  
QU'ELLE Y PRATIQUE.

Bien que la bienheureuse Anne eût été sanctifiée dès le sein de sa mère et qu'elle pût dire

comme l'Apôtre : *J'adore le Dieu que ma famille a toujours servi, et j'ai le bonheur de lui être consacrée, par mes ancêtres comme par ceux qui m'ont mis au monde*; néanmoins Stollanus et Emérentienne voulurent, par reconnaissance envers le Seigneur, la lui consacrer d'une manière plus particulière. Pour que leur sacrifice fût plus parfait, ils résolurent de la faire élever au pied des autels et nourrir au milieu du sanctuaire.

Dans ce but, ils la conduisirent à Jérusalem et la mirent entre les mains des prêtres qui, étant venus au-devant d'elle en grande pompe, la présentèrent au Temple. Elle atteignait à peine sa troisième année, et prit place parmi les autres vierges qui vivaient dans la maison du Seigneur. Elle n'y fut pas longtemps sans faire paraître, malgré son bas âge, une modestie, une attention et un recueillement vraiment angéliques. Son esprit n'avait aucune pensée pour les amusements ordinaires des jeunes enfants; son cœur n'était ouvert qu'à l'amour de Dieu. Cet amour débordait tellement dans tous ses actes, dans toutes ses paroles, qu'on ne pouvait la voir ou l'entendre sans le ressentir soi-même.

Chaque jour elle employait cinq ou six heures à la lecture de l'Écriture sainte. Ses manières, simples, gracieuses, jointes à un visage toujours

empreint d'une gaieté douce et modeste, inspiraient l'estime en même temps qu'elles gagnaient les cœurs. Jamais jeune vierge ne fut plus fervente dans l'oraison; elle y consacrait une partie de ses nuits, et son plus grand bonheur était de s'abîmer dans les grandeurs infinies de son Dieu ou de soupirer après l'avènement de Jésus-Christ.

Il ne faut pas croire que ce portrait de la Sainte soit une invention faite à plaisir. Nous trouvons, dans un livre qui fait partie des œuvres de saint Jérôme, une page qui confirme pleinement tout ce que nous venons de dire.

D'après cet auteur, la Sainte vivait dans la crainte de Dieu et dans la simplicité de la foi; elle aimait la justice, était droite dans toutes ses actions, et remplissait toutes les œuvres d'une piété et d'une charité parfaites.

Ainsi, lors même que nous attribuerions à la bienheureuse mère de Marie toutes les vertus imaginables, nous serions encore au-dessous de la réalité.

Concluons donc, avec l'Ange de l'école, que sainte Anne n'a pu donner un démenti à son nom, et qu'ayant possédé la grâce dans toute sa plénitude, elle a pratiqué toutes les vertus à un degré inouï jusque-là, puisque la terre ne posséd-

dait pas encore la Sainte Famille, Jésus, Marie, Joseph.

La volonté de Dieu et de ses parents était la seule règle de sa conduite; la retraite et la solitude faisaient ses délices; l'oraison, et le travail, cette autre oraison si agréable au Seigneur, étaient toute son occupation; ses paroles simples et douces n'offensaient jamais personne; ses yeux étaient si réglés, qu'elle ne les arrêtait sur aucun objet profane. La retenue se remarquait dans toutes ses actions, la modestie dans tous ses gestes; jamais pensée ou désir impur ne ternit le cristal de son âme. En un mot, en la voyant et en l'étudiant, on eût dit que Dieu avait pris plaisir à réunir en elle toutes les vertus afin d'en faire un modèle de perfection. Tout ce qu'elle faisait, elle le faisait en vue de glorifier le Seigneur : son corps ne se mouvait que pour le servir; ses mains n'agissaient que pour lui obéir; ses oreilles ne s'ouvraient qu'à sa voix; ses yeux ne regardaient que ses intérêts; sa bouche ne formulait des paroles que pour le louer; son esprit n'avait de pensées que pour lui, et pour lui était tout l'amour de son cœur.

Après avoir passé douze ans dans le Temple, estimée des prêtres, aimée et admirée de ses compagnes, elle perdit son père Stollanus. Sa

mère l'ayant appelée auprès d'elle pour adoucir les derniers jours qu'il lui restait à vivre, Anne quitta, non sans regret, l'asile sacré où s'était si doucement écoulée sa première jeunesse.

## V

## MORT D'ÉMÉRENTIENNE. — AFFLICTION DE SAINTE ANNE.

Émérentienne, étant parvenue à l'âge de soixante-dix-huit ans, connut que Dieu voulait l'appeler à lui. Deux heures avant sa mort, elle manda sa fille auprès d'elle et lui adressa ces dernières paroles :

« Ma fille, je touche à mon heure dernière ; mon âme va se séparer de sa terrestre enveloppe. Tu me feras ensevelir auprès de Stollanus, ton père. Ne sois pas affligée de ma mort, ma chère enfant. Mets toute ta confiance en Dieu, et attends l'effet de ses divines promesses ; car le temps viendra où tu donneras au monde une fille dont le nom seul réjouira le ciel et la terre. Marche toujours dans les voies du Seigneur et observe fidèlement ses commandements ; console les affligés, soulage les pauvres, méprise les biens périssables de la terre, et, dans les difficultés qui

t'environneront en foule, prends toujours le conseil de tes proches parents. »

Après ces mots, Emérentienne donna sa bénédiction à sa fille, l'embrassa une dernière fois, et rendit l'esprit.

Anne fut pénétrée de la plus vive douleur. Quoiqu'elle sût parfaitement que la mort n'épargne personne, l'amour qu'elle portait à sa digne mère l'emporta sur la résolution qu'elle avait prise de supporter cette perte avec calme et résignation. Elle s'abandonna à toute la vivacité de ses regrets, et elle éprouva malgré elle ce qu'exprima plus tard avec tant d'énergie le dernier Père de l'Eglise, saint Bernard :

« Mon cœur, écrivait ce saint illustre pleurant la mort d'un frère bien-aimé, mon cœur n'est pas de pierre et ma chair n'est pas de bronze. La mort m'arrache les entrailles et il ne me serait pas permis de pleurer ! »

Enfin notre Sainte, se rappelant que l'Écriture nous dit qu'à la mort des personnes qui nous sont chères nous ne devons pas tellement abandonner nos âmes à la tristesse que nous ne nous soumettions à la volonté de Dieu, comprima ses larmes et offrit ses souffrances au Seigneur. Elle fit ensevelir sa mère ainsi qu'elle le lui avait ordonné, et ne songea plus qu'à se retirer du

commerce du monde pour s'abandonner totalement à Dieu. Mais, obéissant aux dernières volontés de sa mère mourante, elle voulut, avant de s'enfermer dans une perpétuelle retraite, communiquer son dessein à ses proches. Ceux-ci s'y opposèrent vivement; ils lui parlèrent des promesses faites à la famille de David; ils lui dirent que les temps approchaient où Dieu devait envoyer un Rédempteur aux hommes, et que les merveilles qui avaient accompagné sa conception et sa naissance merveilleuses faisaient présager qu'elle devait être quelque chose dans l'accomplissement de cet auguste mystère.

Il ne fallut pas moins que toutes ces considérations pour vaincre le goût de la solitude que, comme sa mère, Anne avait toujours manifesté. Elle se rendit aux vœux de ses parents; et, trois ans après la mort d'Emérentienne, elle épousait Joachim.

## VI

SAINTE ANNE ÉPOUSE SAINT JOACHIM. — SA CONDUITE  
DANS L'ÉTAT DU MARIAGE.

Joachim était issu de la famille royale de Da-

vid. C'était un homme selon le cœur de Dieu, riche en vertus comme en biens de ce monde. La pratique des bonnes œuvres remplissait toutes ses journées; ses paroles, pleines de douceur et de gravité, lui gagnaient tous les cœurs; en un mot, il était digne de servir de modèle à tous les jeunes hommes comme Anne à toutes les jeunes filles.

C'est en l'an du monde 3998 environ, que le mariage entre ces deux saints personnages fut conclu. Ils ne furent pas plutôt unis, qu'ils menèrent une vie plus angélique qu'humaine. Pendant que l'un priait, l'autre poussait d'ineffables soupirs vers le ciel pour attirer la bénédiction divine sur leur mariage. Si Joachim ouvrait sa maison aux pauvres pour soulager leur misère, Anne les allait chercher pour adoucir leurs souffrances et leur prodiguer ses aumônes. Leur maison devint une école de vertu où toutes les âmes qui désiraient plaire à Dieu dans leur famille venaient s'inspirer de leur exemple. Pas de luxe dans leurs habits et dans leur ameublement; la plus grande sobriété dans leurs repas; partout la crainte de Dieu. Les deux époux n'eurent jamais qu'une seule et même volonté; jamais entre eux ni parole piquante ni discord passager; pendant que l'un faisait le bien, l'autre

s'efforçait d'empêcher le mal, de sorte qu'on eût dit qu'ils n'avaient qu'un seul cœur, qu'une seule âme.

Anne, lisant un jour le passage de la sainte Ecriture où Judith exhorte son fils à donner aux pauvres la plus grande partie de ses biens, tomba dans une méditation profonde et laissa paraître sur son visage une grande expression de tristesse. Joachim aussitôt lui dit :

« Pourquoi vous attrister ? Ne pouvons-nous pas mettre en pratique le conseil de cette sainte veuve ? Secourons les pauvres avec le plus de libéralité possible. Dieu lui-même pourvoira à tous nos besoins. »

Sur-le-champ ils s'occupèrent de faire trois parts des grands biens qu'ils possédaient. Ils consacrerent la première au service du Temple et à l'entretien de ses ministres ; la seconde au soulagement des pauvres et des voyageurs ; la troisième, qui était la plus minime, fut réservée pour leurs besoins personnels.

C'est dans la pratique de toutes ces bonnes œuvres qu'ils passèrent les quarante premières années de leur mariage. Dieu, qui de toute éternité les avait prédestinés à avoir pour fille la mère de son Fils, les faisait préluder ainsi à l'honneur ineffable qu'il leur réservait. Il était juste

que le père et la mère de la plus pure de toutes les créatures fussent un modèle de toutes les vertus.

## VII

ÉPREUVES PAR LESQUELLES PASSENT ANNE ET JOACHIM.

— UN ANGE DE DIEU VIENT LES CONSOLER. —  
CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

La stérilité dans le mariage était regardée, parmi les Juifs, comme la plus grande de toutes les calamités. On le voit par l'exemple même de leur père, Abraham.

Dieu lui ayant dit qu'il voulait être sa récompense et sa consolation, son grand serviteur lui répondit :

« Que me donnerez-vous, Seigneur, qui puisse me consoler parfaitement ? Voilà que j'ai déjà un pied dans la fosse ; j'emporterai dans la tombe le regret de mourir sans postérité et de ne laisser après moi aucun héritier des grands biens que vous m'avez donnés. »

Qui ne se rappelle avec quelle fierté Lia montrait ses nombreux enfants à sa sœur Rachel, à

laquelle Dieu n'avait encore envoyé ni Joseph ni Benjamiu !

Ce sentiment prenait sa source dans les sublimes promesses que Dieu avait faites dès le commencement aux patriarches. Comme le Messie devait sortir de la race d'Abraham, il n'y avait pas de Juif, pas de Juive qui n'aspirât au bonheur de donner naissance au Sauveur du genre humain. Ne pas avoir d'enfant, c'était en quelque sorte être jugé indigne d'une telle paternité ; c'était, aux yeux du peuple, une espèce d'ignominie comme une espèce de châtiment infligé par le ciel. Nous avons besoin de dire ceci pour faire comprendre ce qui va suivre :

Un jour Joachim s'étant présenté au Temple pour faire son offrande, le grand prêtre Issachar le repoussa rudement, en lui disant qu'il n'était pas digne, à cause de la stérilité de son mariage, d'offrir des présents au Seigneur.

Joachim, couvert de confusion, sortit aussitôt sans prononcer une seule parole et en jetant son offrande. Anne la ramassa avec un visage calme et serein, et passa, sans plainte comme sans murmure, au milieu de la foule, qui répétait à ses oreilles le reproche du grand prêtre, et qui lui disait que ses péchés l'avaient rendue indigne d'avoir le Messie dans sa famille. Loin de se dé-

fendre et de s'excuser, elle garda le maintien doux et modeste qui lui était habituel, et elle regagna sa maison avec une tranquillité digne de la grandeur de son âme.

Mais, quand elle eut pénétré dans son appartement et que ses serviteurs lui eurent appris que Joachim, en proie au chagrin le plus profond, s'était enfoncé dans le désert, elle tomba à deux genoux, et, levant au ciel ses yeux baignés de larmes :

« O mon Dieu, dit-elle, si ma stérilité est un crime, c'est moi seule qui suis coupable; si elle est une malédiction, c'est sur moi seule que doit tomber votre courroux, et non sur mon époux bien-aimé. Mais, si c'est ensuite de votre sainte volonté que nous n'avons pas de postérité, pourquoi votre bonté, pourquoi votre justice souffre-t-elle que nous soyons méprisés pour un crime dont nous sommes innocents? Dieu puissant, veuillez faire cesser notre ignominie; accordez-nous un sourire de votre miséricorde; accordez-nous l'enfant que nous vous demandons depuis si longtemps; et, nous vous le jurons, nous le consacrerons à votre service dans le Temple, aussitôt qu'il aura atteint sa troisième année. Néanmoins, aujourd'hui comme toujours,

je vous le dis : Que votre sainte volonté s'accomplisse!... »

En ce moment l'archange Gabriel, tout resplendissant de lumière, apparut à cette épouse désolée et lui dit :

« Je suis l'ange du Seigneur, c'est lui qui m'envoie pour vous annoncer une nouvelle qui remplit le ciel d'une immense joie : vos jeûnes, vos mortifications, vos aumônes, ont été agréables à Dieu ; vos prières seront exaucées, et l'humiliation que vous avez subie au Temple, devant tout le peuple, sera glorieusement réparée. Si Dieu a permis que vous fussiez stérile pendant votre jeunesse, c'est afin de faire paraître en vous sa force et sa puissance. Comme ce fut dans la vieillesse que Sara enfanta Isaac, que Rachel enfanta Joseph, qu'Anne enfanta Samuel ; de même vous donnerez le jour à une fille choisie de toute éternité pour être le temple du Seigneur. Elle sera conçue sans péché ; vous la nommerez Marie, nom qui fera trembler Satan et tous les démons jusqu'au plus profond des abîmes ; le Saint-Esprit, dont elle sera remplie, daignera produire lui-même dans ses chastes entrailles le Fils de Dieu, le Rédempteur promis, le Salut d'Israël, le Messie. Retournez donc à Jérusalem ; vous trouverez Joachim à la porte Dorée. »

A ces mots, l'archange se retira, laissant notre Sainte dans la contemplation de la grâce sublime que le Seigneur venait de lui annoncer.

L'archange Gabriel apparut immédiatement après à Joachim, qui s'était renfermé dans une cellule et qui priait avec force larmes et force gémissements le ciel de faire descendre sur lui et sur sa chaste épouse la féconde rosée de sa miséricorde.

« Joachim, lui dit l'ange, sèche tes larmes ; le Seigneur a entendu ta prière et il l'exauce. Sors de ta cellule et retourne à Jérusalem, tu trouveras Anne à la porte Dorée. »

Et après lui avoir répété les merveilles qu'il avait annoncées à notre Sainte, il remonta dans le ciel.

Anne et Joachim exécutèrent avec une admirable foi et un saint empressement les ordres que Dieu leur avait transmis par la bouche de l'archange. Anne désirait arriver avant Joachim ; Joachim désirait devancer Anne ; mais, par un décret adorable de la divine Providence, ils arrivèrent tous les deux au même instant à la porte Dorée.

Après s'être communiqué l'un à l'autre les paroles de l'Envoyé céleste, ils se rendirent au Temple pour remercier le Seigneur ; puis ils partirent pour Nazareth.

C'est dans cette ville, où devait plus tard s'opérer le mystère ineffable de l'Incarnation, qu'eut lieu la Conception immaculée de la Mère de Dieu.

Les historiens sacrés ne sont pas d'accord sur l'âge de notre Sainte lors de l'Immaculée Conception de Marie. Les uns prétendent qu'elle n'avait atteint que sa quarante-deuxième année; d'autres affirment qu'elle était arrivée aux dernières limites de l'existence humaine. Pour nous, appuyé sur l'autorité de plusieurs Pères de l'Eglise grecque, nous pensons que sainte Anne était alors âgée de cinquante-huit ans. En effet, elle s'était mariée à l'âge de dix-huit ans, et elle avait passé environ quarante années dans les afflictions de la stérilité.

## VIII

### NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE. — MERVEILLES QUI L'ACCOMPAGNENT.

Le jour où la mère du Sauveur devait naître étant proche, Joachim alla dans les montagnes de la Judée, chercher Elisabeth, femme de Zacharie, et Ismérie, sœur de notre Sainte. Rodolphe

2.

le Chartreux nous apprend que, les chemins étant très-difficiles et très-mauvais, ces trois saints personnages restèrent en route plus longtemps qu'ils ne l'avaient cru, et craignirent dès lors d'arriver trop tard pour assister à la naissance de l'enfant que la bienheureuse Anne portait dans son sein ; naissance qui ne devait pas être moins miraculeuse et moins extraordinaire que sa miraculeuse et extraordinaire Conception. Aussi quelle ne fut pas leur surprise, quelle ne fut pas leur joie, lorsque, approchant de la maison de Joachim, ils virent arriver à leur rencontre notre chère Sainte elle-même ! Elle leur apprit qu'elle n'attendait que leur venue pour mettre au monde l'enfant de bénédiction que Dieu avait accordée à ses prières et à ses larmes.

En effet, à peine étaient-ils entrés dans sa chambre, qui leur sembla remplie de parfums par suite de la bonne odeur qui s'y répandit soudainement, que sainte Anne fut environnée d'une clarté resplendissante, au sein de laquelle se tenait une enfant d'une beauté ineffable. C'était Marie qui entrait ainsi sur la terre, et qu'on ne pouvait regarder sans être ébloui.

C'est le huitième jour de septembre, l'an 4037 ou 4038 de la création du monde, huit siècles après la fondation de Rome, la vingt-septième

année du règne de César-Auguste et la quatorzième du règne d'Hérode, la troisième année de la cent quatre-vingt-dixième olympiade, que notre Sainte, sans éprouver aucune douleur, sans ressentir aucune souffrance, donna à l'univers celle qui devait lui donner la joie et le pardon.

Une multitude d'anges qui venaient assister à la naissance de leur Reine firent alors retentir les airs de leurs cris d'allégresse ; ils chantèrent un cantique d'actions de grâces au Seigneur, et ils invitèrent toutes les créatures à unir leurs voix à leurs voix, pour célébrer les grandeurs de Celle qui devait écraser la tête du serpent infernal.

Tous les assistants tombèrent à genoux et s'empressèrent d'obéir à l'invitation des envoyés célestes.

Quelques instants après la naissance de Marie on vit une aigle, d'une grosseur et d'une beauté merveilleuses, voltiger au-dessus de la maison où venait de se passer ce mémorable événement. Elle tenait à son bec et entre ses serres des rameaux et des brins de mousse, qu'elle déposa, pour faire son nid, sur le toit même de la chambre où la sainte Vierge était née. Plusieurs auteurs rapportent que ce nid subsista entier jusqu'après la résurrection de Jésus-Christ, quel-

ques efforts qui fussent faits pour le détruire ou l'arracher.

Une licorne d'une grandeur prodigieuse, qui ravageait depuis longtemps toute la Judée et qui avait été plusieurs fois poursuivie sans avoir jamais été atteinte, vint se placer devant la maison de Joachim aussitôt après la nativité de Marie. On eut beau la chasser à coups de fronde et d'arbalètes, elle revint toujours, jusqu'à ce qu'enfin un habitant de Nazareth l'eût abattue d'un coup de lance et en eût fait présent au grand prêtre.

On comptait aux environs de Jérusalem et dans la Judée un grand nombre d'hommes possédés du démon. Quand naquit la sainte Vierge, on les entendit pousser d'horribles clameurs et on les vit se tordre dans les angoisses d'un tourment épouvantable. Les prêtres leur ayant demandé la cause de cette recrudescence de tortures, Satan répondit par leur bouche :

« Une Vierge, une Vierge est née ! Les cieux sont dans l'allégresse ! Ils fêtent la venue de leur Reine et Maîtresse... la toute-puissance lui sera donnée pour briser notre puissance... la terre ne nous appartient plus... notre règne est fini. »

Ainsi que l'archange Gabriel l'avait ordonné à sainte Anne et à saint Joachim, on donna à l'enfant le nom de Marie ; et ce fut à cette occa-

sion que notre Sainte, la prenant entre ses bras, prononça ces paroles mémorables :

« Seigneur dont la sagesse est infinie, Créateur de tout ce qui a l'être, je vous offre humblement le fruit de mes entrailles, que j'ai reçu de votre bonté infinie et dont je vous remercie du plus profond de mon cœur. De la mère et de la fille faites selon votre très-sainte volonté, et du haut de votre trône regardez notre petitesse. Je félicite les Saints Pères des limbes et tout le genre humain du témoignage infallible que vous leur donnez de leur Rédemption prochaine. Mais comment me comporterai-je envers celle que vous me donnez pour enfant, moi qui ne suis pas même digne d'être sa servante? Comment oserai-je toucher la véritable arche du testament? Donnez-moi, Seigneur, les lumières qui me sont nécessaires pour connaître votre volonté sainte et pour l'exécuter suivant votre bon plaisir (1). »

Le Seigneur exauça cette prière aussi humble que fervente, comme nous le verrons dans les chapitres qui suivent.

(1) *Vie divine de la sainte Vierge*, par Marie d'Agréda.

## IX

## PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE.

Les parents ne doivent pas seulement donner la vie du corps à leurs enfants; ils doivent leur donner la vie de l'âme : ils doivent pourvoir aux besoins de celle-ci comme de celui-là, et ils auront un terrible compte à rendre à Dieu, ceux qui auront négligé de jeter dans les jeunes intelligences la semence des éternelles vérités et le germe des célestes vertus.

Notre Sainte connaissait trop les devoirs qui lui incombaient pour en négliger aucun. Regardant Marie comme le temple futur de la Divinité et le séjour le plus agréable et le plus pur qu'elle pût avoir sur la terre, elle entoura des soins les plus délicats ce vase d'élection. Elle chercha surtout à lui inspirer les sentiments de la plus profonde humilité, en vue des sublimes destinées auxquelles elle était appelée.

Bien loin de suivre l'exemple de ces femmes du siècle qui, méconnaissant les véritables joies comme les véritables devoirs de la maternité, cherchent à tout prix à s'épargner les fatigues

de l'allaitement et ne craignent pas de jeter leurs enfants entre des mains étrangères, Anne ne voulut pas confier à d'autres son enfant bien-aimée; elle l'allaita elle-même et l'entoura de tous ces soins délicats, de toute cette tendresse qu'une mère seule sait trouver et imaginer.

Les trois années qu'Anne passa avec Marie furent pour elle trois années de délices et de consolation. La sainte enfant récompensait sa mère par mille caresses qui allaient droit à son cœur; elle obéissait au moindre de ses ordres, elle prévenait le moindre de ses désirs, et était un modèle de toutes les vertus. Aussi, quand vint le jour où, pour accomplir le vœu qu'elle avait fait au Seigneur, de lui consacrer Marie dans le Temple, elle eut besoin de toute son énergie et de toute sa résignation. Quel ne dut pas être, en effet, son courage pour se séparer d'un enfant qu'elle aimait avec tant de tendresse et qui faisait toute sa joie! Quel dut être son amour envers Dieu pour qu'elle n'hésitât pas à se priver ainsi volontairement de l'objet le plus digne d'être aimé que l'on pût trouver sur la terre! Si elle consentit à cette séparation, ce ne dut pas être sans un rude combat, sans un profond déchirement!...

Pour comprendre la grandeur du sacrifice

que notre Sainte faisait au Seigneur, il ne faut que se mettre à sa place et songer à ce que Marie était pour elle : c'était le fruit de ses entrailles ; c'était son unique enfant ; elle avait passé quarante années à soupirer après sa venue ; elle ne pouvait pas se lasser de la voir, pas se lasser de l'entendre, parce que de cette bouche enfantine sortaient des paroles de la vie éternelle, parce que l'enfant montrait déjà dans le présent tout ce qu'elle serait dans l'avenir.

Aussi saint Ambroise dit-il que sainte Anne mourut à elle-même au moment de cette séparation. Il ajoute que ce fut une femme vraiment forte, vraiment généreuse ; et, en cette occasion, il la compare à une prêtresse armée d'un poignard qu'elle plonge dans son sein, déchirant ainsi ses propres entrailles, sacrifiant le plus pur objet de son amour, et faisant de son inclination la plus sacrée une victime de propitiation.

Sainte Anne doit nous servir d'exemple. Que sa fidélité à accomplir le vœu qu'elle avait fait au Seigneur nous apprenne à remplir avec soin tous nos engagements ; que sa charité nous enseigne à aimer de tout notre cœur Dieu et les choses de Dieu ; que son courage et sa force lors de sa séparation avec Marie nous fassent rougir de nos attaches aux biens, aux affections terrestres,

et nous portent à tout sacrifier, à tout fouler aux pieds pour obéir à Dieu.

Il y a entre Nazareth et Jérusalem une distance de trente lieues. Pendant les trois jours que dura le voyage de Marie, accompagnée de sa mère, de son père et d'un grand nombre de ses proches, les Anges firent retentir les airs de leurs hymnes et de leurs chants.

Quand on fut arrivé au bas des degrés qui conduisaient au Temple, Anne voulut prendre Marie entre ses bras pour la porter jusqu'au grand prêtre, qui l'attendait à la porte du sanctuaire ; mais la sainte enfant, pour montrer avec quelle ardeur elle allait se consacrer au service de son Dieu, gravit les degrés elle-même avec une vigueur et une facilité surprenantes. On eût dit que les anges, pour faire honneur à celle qui devait être leur Reine, la transportaient sur leurs ailes.

Sainte Anne étant arrivée auprès du grand prêtre, lui dit :

« Ministre du Seigneur, recevez, s'il vous plaît, cette enfant que je lui présente par vos mains, et permettez que par cette offrande je remplisse le vœu dont je lui suis redevable. Si cette troupe honorable qui m'assiste, si ce grand nombre de parents et d'amis qui m'entourent,

si ces flambeaux allumés qu'ils portent dans leurs mains, vous surprennent, pardonnez au sentiment profond de reconnaissance dont mon cœur est rempli : je ne puis trop publier les merveilles que Dieu a opérées en moi. »

Puis, s'adressant à Marie :

« Pour vous, ma fille, lui dit-elle, qui êtes une enfant de bénédiction et de miracle ; vous qui êtes un effet de ma confiance, un fruit de mes larmes, une production de mes vœux, reconnaissez que vous êtes un écoulement des grâces abondantes de mon Dieu, qui s'est montré envers moi plein de la plus grande miséricorde. C'est à lui que je dois ma gloire et ma maternité, comme vous lui êtes redevable des merveilles de votre conception et de votre naissance. Mon cœur vous a longtemps désirée ; mes vœux vous ont enfin obtenue. C'est pour accomplir ces vœux que je vous consacre à Dieu dans son temple. »

Anne s'approcha alors du grand prêtre, et, toute baignée de larmes, lui présenta Marie, qui se jeta elle-même à ses pieds comme pour le prier de la recevoir au nombre des vierges. Cette mère affligée l'offrit à Dieu, et, surmontant les tendresses de la nature, elle en fit un saint et douloureux sacrifice, à l'exemple du grand patriarche Abraham.

Le grand prêtre reçut Marie avec un grand respect, lui donna mille louanges, et l'admit au rang des vierges qui servaient Dieu nuit et jour dans le Temple.

## X

MORT DE SAINT JOACHIM. — MARIAGE DE LA  
SAINTE VIERGE.

Anne et Joachim avaient passé de longues années dans les douceurs d'une sainte union dont la paix n'avait jamais été troublée et dont la naissance de Marie avait doublé le bonheur. Mais, l'heure de Joachim étant venue, il appela notre Sainte auprès de son lit de mort pour lui faire ses derniers adieux.

« Ma chère Anne, lui dit-il, je rends grâce à Dieu de nous avoir donné pour fille celle de qui doit naître le Libérateur promis. Je vais annoncer à nos pères qui sont aux limbes que le moment de leur délivrance ne tardera pas à arriver. Dites à Marie de prier pour moi... »

Il lui recommanda ensuite de le faire ensevelir auprès de son père Berphonter, et, illuminé par

l'esprit de Dieu, il lui prédit que dans quelques années elle aurait le bonheur de voir de ses yeux le Fils du Très-Haut sorti des chastes entrailles de leur fille bien-aimée.

Quelques minutes après, il rendait sa belle âme au Seigneur.

Joachim était âgé de quatre-vingts ans.

Nous renonçons à peindre la douleur de sainte Anne. Plus son affection était profonde, plus vifs furent ses regrets. Elle le pleura autant que sa résignation à la volonté du ciel pouvait le lui permettre; et elle ne se consola que dans l'espérance d'être bientôt réunie à son époux dans le sein d'Abraham.

Elle l'ensevelit, ainsi qu'il l'en avait prié, auprès de son père, et alla à Jérusalem pleurer avec Marie, qui entraît alors dans sa onzième année.

C'était une loi dans le Temple de renvoyer à leurs parents toutes les vierges qui y étaient consacrées, lorsqu'elles avaient atteint l'âge de quatorze ans. Marie subit la loi commune; quand elle eut atteint sa quatorzième année, le grand prêtre lui dit qu'il était temps de retourner vers sa mère pour qu'on lui choisît un époux. Marie répondit qu'elle ne pouvait pas sortir du Temple parce qu'elle avait fait vœu de virginité. Le

grand prêtre fut surpris de cette réponse étrange dans la bouche d'une vierge issue de la famille de David, et susceptible dès lors, d'après les saintes Ecritures, de mettre au monde le Rédempteur des hommes. Il fit venir Anne dont il connaissait la grande austérité et la profonde vertu, et lui répéta la réponse de Marie. Notre Sainte lui dit qu'il n'y avait qu'à avoir recours à Dieu, qui ne manquerait pas en cette occasion de faire connaître sa volonté.

Le grand prêtre suivit ce conseil ; il fit assembler tous les prêtres du Temple pour consulter l'oracle divin. Après avoir demandé à sainte Anne de joindre ses prières aux leurs, ils restèrent trois jours en oraison, mortifiant leur corps, et jeûnant au pain et à l'eau.

Tout à coup on entendit dans le Saint des saints une voix qui dit :

« Il sortira de la racine de Jessé un rameau qui produira une fleur, sur laquelle reposera le Saint-Esprit, comme Isaïe l'a prédit. »

Le grand prêtre, après avoir humblement remercié le Seigneur, manda à tous les jeunes hommes de la race de David de se réunir dans le Temple et d'y apporter chacun un rameau.

Aussitôt que ses ordres eurent été exécutés, le grand prêtre fit mettre les rameaux sur l'autel et commença les prières accoutumées.

Mais, après une assez longue attente, aucun rameau n'ayant produit de fleurs, sainte Anne fit remarquer qu'il manquait un membre de la famille royale, nommé Joseph, qui depuis douze ans menait une vie fort retirée et ne se plaisait que dans la contemplation des choses célestes. Le grand prêtre ordonna qu'on le fit venir. A peine fut-il entré dans le Temple, que le rameau qu'il portait dans sa main produisit une fleur d'une beauté surprenante, au milieu de laquelle le Saint-Esprit descendit sous la forme d'une colombe.

Marie était présente lors de ce miracle. Elle comprit qu'un homme d'une si haute vertu et pour lequel le ciel opérait un si grand prodige devait avoir fait vœu de chasteté. Elle ne fit donc aucune difficulté de l'accepter pour époux. Quant à Joseph, qui connaissait le vœu de Marie, il eut une joie inexprimable de ce que la divine Providence lui donnait une épouse qui voulait être chaste comme lui.

Nous n'avons pas besoin de dire combien Anne fut heureuse de cette union : enfin sa chère fille allait lui être rendue ; elle allait pouvoir passer le reste de ses jours en sa sainte compagnie !

Le grand prêtre voulut lui-même faire la célébration du mariage, après laquelle les deux

époux et sainte Anne retournèrent à Nazareth.

## XI

**ANNE APPREND, PAR L'ARCHANGE GABRIEL, QUE MARIE A CONÇU LE FILS DE DIEU. — DOULEUR QU'ELLE RESSENT PAR SUITE DU VOYAGE DE BETHLÉEM.**

Trois jours après l'arrivée de Marie à Nazareth eut lieu le sacré mystère de l'Incarnation. L'archange Gabriel, après l'Annonciation, vint lui-même l'apprendre à notre Sainte. Exprimer sa joie serait une chose impossible. Elle se prosterna la face contre terre pour rendre grâce au Seigneur.

« O mon Dieu, s'écria-t-elle, que ne puis-je annoncer à toute la terre le bonheur que vous lui envoyez aujourd'hui ! Que ne puis-je, en mon particulier, vous remercier dignement de l'infinie bonté que vous avez eue pour moi et pour Marie ! Que le ciel et la terre s'unissent à moi pour chanter vos louanges et célébrer vos miséricordes !... »

Quelque temps après l'Incarnation du Verbe, Marie, selon l'Évangile, alla dans les montagnes de la Judée rendre visite à Elisabeth, sa cousine,

qui devait bientôt enfanter le Précurseur. Elle n'en revint que trois mois après. Joseph, que Dieu voulait éprouver, ne connaissait pas encore le rôle ineffable auquel il était appelé. Aussi, lorsqu'il s'aperçut que Marie avait conçu, il sentit son esprit se troubler, et il eut un moment la pensée de la quitter secrètement pour ne point la perdre aux yeux du peuple. Mais, la même nuit, un ange lui apparut en songe et lui dit :

« Joseph, fils de David, ne crains point; l'épouse que Dieu t'a donnée est toujours vierge immaculée. Ce qui est né en elle est l'œuvre du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus; c'est lui qui délivrera son peuple de ses péchés. »

Joseph se réveilla la joie au cœur, admirant les merveilles que Dieu allait opérer sur sa chaste épouse.

Notre Sainte, voyant approcher le jour où Marie devait donner naissance à son fils Jésus, prépara pour elle un lit d'une grande richesse, et peint de diverses couleurs. Elle fit aussi l'acquisition d'un berceau magnifique en bois de cèdre, et couvert d'un riche drap d'or dont lui avait fait présent l'aveugle qui avait été guéri lors de sa naissance.

Quand tout fut préparé, elle se rendit à Jérusalem.

salem pour offrir au Seigneur un sacrifice d'actions de grâces.

C'est pendant ce voyage que fut publié l'édit de l'empereur Auguste pour le dénombrement des habitants de toute la terre. Chacun devait aller se faire inscrire dans la ville où le chef de sa famille avait pris naissance.

Joseph, qui était de la famille de David et qui par conséquent devait aller faire enregistrer son nom dans la ville de Bethléem, où était né le saint Roi, ne crut pas devoir laisser Marie seule dans leur maison de Nazareth. Poussé par la main divine, qui voulait que toutes les prophéties concernant la naissance du Sauveur fussent accomplies, il résolut de l'emmenner avec lui.

Dans ce but, il fit monter la sainte Vierge sur une ânesse qu'il possédait, et, dans ce modeste équipage, ils se rendirent à Bethléem, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile.

On comprend quel fut le chagrin que ressentit sainte Anne quand, à son retour, elle trouva la maison vide! Elle ne pourrait donc pas, comme elle l'avait toujours espéré, recevoir dans ses bras le Rédempteur des nations à sa naissance! elle ne pourrait donc pas, après Marie et Joseph, être la première à le voir, à l'embrasser, à l'adorer!...

Après avoir pleuré amèrement, elle se décida, malgré son grand âge, malgré la rigueur de la saison, à partir pour Bethléem.

Dieu, qui voulait l'éprouver de toutes les manières, permit qu'elle se trompât de chemin et qu'elle ne s'en aperçût que longtemps après. Elle s'égara, et, ne pouvant retrouver sa route, elle se coucha sur la terre nue qu'elle arrosa de ses larmes.

C'était précisément la nuit sacrée, la nuit solennelle, où le Verbe naissait. Tout à coup les ténèbres s'illuminèrent; les cieux s'ouvrirent, et une troupe d'anges, entonnant le cantique sacré, firent entendre ces paroles que dix-huit siècles ont répétées avec amour :

« Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté; *Gloria in excelsis Deo et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.* »

Deux anges se détachèrent aussitôt de la troupe céleste; ils vinrent consoler Anne, et, sans pourtant lui apprendre la naissance de Jésus, ils la transportèrent miraculeusement dans sa maison de Nazareth.

XII

ANNE RENCONTRE LES MAGES QUI LUI APPRENNENT  
LA NAISSANCE DU SAUVEUR A BETHLÉEM. — CE  
QUI SE PASSE DANS L'ÉTABLE. — RETOUR A  
NAZARETH.

Anne, pendant les huit jours qu'elle passa dans sa maison, demeura en proie à l'affliction la plus vive. Enfin, ne pouvant plus supporter la douleur que lui causait l'absence de Marie, et impatiente de savoir ce qui lui était arrivé, elle se remit une seconde fois en route pour Bethléem.

Elle fut plus heureuse que lors de son premier voyage. Après plusieurs jours d'une marche pénible et fatigante, elle arriva dans la ville de David. Elle l'avait déjà parcourue dans tous les sens sans avoir rien appris au sujet de Marie et de Joseph, lorsqu'elle fit la rencontre des trois Mages, qui, guidés par une étoile miraculeuse, étaient venus du fond de l'Orient pour adorer le Sauveur. Elle leur demanda, les larmes aux yeux et avec un empressement qui décelait sa désolation profonde, si dans leurs pérégrinations ils avaient rencontré sa chère fille et son époux.

Au portrait qu'elle leur en traça, les Mages reconnurent la sainte Vierge ainsi que saint Joseph ; et, touchés de compassion, ils descendirent de leurs dromadaires. Ils racontèrent à notre sainte de quelle manière merveilleuse ils étaient partis de trois contrées différentes pour venir rendre leurs hommages au Roi de gloire ; comment ils avaient, suivant une magnifique étoile qui leur servait de conductrice, traversé la Judée tout entière ; comment enfin, dans une pauvre étable d'une petite ville, ils avaient trouvé Jésus couché dans une humble crèche et l'avaient adoré en lui présentant de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Puis, de loin, ils lui montrèrent l'étable où était la sainte Famille, et ils poursuivirent leur route.

Plus avait été profonde l'affliction d'Anne depuis le départ de Nazareth, plus extraordinaire fut la joie dont son cœur fut inondé quand elle arriva dans l'étable où résidait son Dieu. Aussitôt qu'ils l'aperçurent, la sainte Vierge et saint Joseph s'empressèrent de la conduire à la crèche où reposait le Sauveur.

Anne se prosterna la face contre terre et l'adora.

« Vous voilà donc enfin, ô mon Dieu, vous

après qui je soupirais si ardemment et depuis si longtemps ! Mais, au lieu du riche berceau que je vous avais préparé, je vous vois couché dans une crèche ! Au lieu d'un palais pour habitation, vous avez une étable !... »

Puis, s'adressant à la sainte Vierge :

« Est-ce donc là, ma chère fille, la couche que je vous avais destinée ! Hélas ! faut-il que l'Homme-Dieu, le Réparateur du genre humain, soit né dans une étable ! »

Et, le visage baigné de larmes, elle prit le Sauveur entre ses bras et le couvrit de baisers.

Elle demeura dans l'étable jusqu'au jour de la Purification, dans l'admiration des choses qui s'y faisaient. Lorsque le temps d'accomplir les prescriptions de la loi fut venu, c'est-à-dire quarante jours après la Nativité, la sainte Vierge, saint Joseph et sainte Anne se rendirent au Temple de Jérusalem pour y présenter Jésus ; ils y firent les présents ordinaires et reprirent le chemin de Nazareth.

Anne voulut prendre les devants afin de préparer tout ce qui était nécessaire à la réception de la sainte Famille. Elle ne se sentait pas de joie de voir bientôt le Fils de Dieu échanger la crèche de Bethléem contre le riche berceau qu'elle lui avait destiné depuis longtemps déjà. Mais le Sei-

gneur, qui se plaît à éprouver les justes sur la terre pour les récompenser plus magnifiquement dans les cieux, trompa encore l'attente de notre sainte, et disposa les choses d'une toute autre manière qu'elle les rêvait.

### XIII

LA FUITE EN ÉGYPTÉ. — ANNE CHERCHE LA SAINTE FAMILLE PENDANT UNE ANNÉE ENTIÈRE. — ELLE VA A BETHLÉEM. — SA RETRAITE DANS LE DÉSERT.

Or, pendant que sainte Anne préparait sa maison avec le plus de soin possible pour la rendre plus digne de l'Hôte auguste qu'elle devait recevoir, l'Ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil et lui dit :

« Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte, et demeure là jusqu'à ce que je te parle, car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. »

Joseph, se levant aussitôt, prit l'enfant et sa mère durant la nuit, et se retira en Egypte.

Anne, ne voyant pas arriver la sainte Famille, crut qu'un accident lui était arrivé dans le chemin. Dans son anxiété, elle reprit immédiate-

ment la route de Jérusalem, et elle y parvint sans avoir rien appris au sujet de ceux qu'elle cherchait. Elle s'informa par toute la ville de ce qu'ils pouvaient être devenus ; mais personne ne savait rien. Elle alla de Jérusalem à Béthanie, de Béthanie à Bethléem, de Bethléem à Jéricho, cherchant toujours, interrogeant partout.

Elle persista une année entière dans cette recherche douloureuse et incessante, marchant par des chemins écartés, supportant le poids du jour et de la chaleur, souffrant la faim et la soif, et versant de continuelles larmes. Rien ne pouvait la consoler ; les cris des enfants de Bethléem qu'on avait égorgés résonnaient toujours à ses oreilles ; elle croyait y reconnaître la voix de son Jésus ; et, comme lui plus tard, elle disait en gémissant :

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée ? »

Enfin, après avoir parcouru la Judée tout entière, elle retourna à Nazareth pour s'y disposer à mourir.

En effet, elle croyait, vu son âge avancé, que son heure dernière ne tarderait pas à arriver ; elle était tellement abattue par l'affliction, par la souffrance et par l'âge, qu'elle pensait n'avoir plus guère de temps à vivre. Elle se trompait cepen-

dant. Dieu, qui lui avait donné pour fille la mère de son Fils, voulait qu'avant de participer à leur gloire elle participât à leurs épreuves et à leurs traverses.

Dans la pensée de sa mort prochaine, Anne prit la résolution de se retirer dans le désert ; mais, comme elle désespérait de revoir jamais la sainte Famille, elle voulut préalablement visiter l'étable où Jésus était né et poser une dernière fois ses lèvres sur la place où il avait reposé dans la crèche.

Elle se mit donc en marche pour Bethléem.

Quand elle arriva à l'étable, elle était brisée, exténuée, se traînant à peine ; et à peine s'était-elle prosternée devant la sainte crèche, qu'elle tomba dans un profond évanouissement sur la paille même où s'était reposée Marie, pendant les quarante jours qui suivirent la naissance de l'Enfant-Dieu.

Pendant cet évanouissement, le Seigneur voulut lui montrer par avance tout ce que devait souffrir Jésus-Christ durant sa passion douloureuse. Elle aperçut d'abord le Sauveur dans le Jardin des Olives, couvert d'une sueur de sang et priant son Père de détourner de lui le calice d'amertume que les Juifs allaient lui verser. Elle vit l'infâme Judas poser ses lèvres impures, ses

lèvres de traître, sur le Fils de l'Homme, et le livrer par un baiser. Elle vit Jésus, enchaîné comme un vil scélérat, traîné par les rues de Jérusalem, insulté par Caïphe, souffleté par les soldats, conspué, méprisé, allant de Pilate à Hérode et d'Hérode à Pilate. Elle put compter les coups de verges qui devaient faire voler en lambeaux la chair sacrée de l'Homme-Dieu ; elle put le suivre, couronné d'épines, couvert d'un lambeau de pourpre et portant, comme un autre Isaac, le bois de son sacrifice jusque sur le Calvaire. Elle assista en esprit au crucifiement ; elle entendit les coups de marteau qui enfonçaient les clous dans ses mains et dans ses pieds sacrosaints ; elle le vit expirer entre deux larrons, après avoir été abreuvé de fiel et de vinaigre et après avoir pardonné à ses bourreaux.

Nous renonçons à peindre le déchirement, l'angoisse, le désespoir de notre sainte pendant cette horrible vision. Ce n'étaient pas seulement les souffrances de son Jésus qui la faisaient souffrir ; elle souffrait aussi de la souffrance de Marie. Toutes les injures, tous les outrages, tous les coups, toutes les blessures que l'on prodiguait au Christ et qui perçaient le cœur de Marie, transperçaient celui de sainte Anne ; si bien que, les douleurs de Jésus et de Marie étant en même

temps ressenties par elle, on peut dire qu'en ce moment elle souffrit une double passion.

Quand cette cruelle vision se fut évanouie et qu'Anne sortit de cette léthargie profonde qui avait été pour elle comme une longue agonie, elle se prosterna la face contre terre, et s'écria, les yeux fixés sur la crèche du Sauveur :

« O doux enfant, puisque vous devez être attaché sur la Croix et verser tout votre sang pour le salut du genre humain, il n'est pas juste que je souffre seulement en esprit pour l'amour de vous ; il faut de plus que mon corps soit châtié. Je veux finir mes jours dans le jeûne, l'abstinence et la prière. »

Se levant aussitôt, elle se rendit dans le désert, elle le parcourut dans tous les sens pendant plusieurs années, cherchant la retraite la plus écartée, la plus affreuse, pour s'y livrer en toute liberté aux plus rudes exercices de la pénitence. Enfin, ayant trouvé une grande fosse pierreuse, taillée en forme de grotte, elle s'y enferma jusqu'à l'âge de soixante-dix-huit ans. La terre nue lui servait de lit, une grosse pierre d'oreiller ; elle ne se nourrissait que de racines grossières et ne buvait que de l'eau, qu'elle s'était condamnée à aller puiser à une fontaine située à deux lieues de sa retraite ; elle était toujours dans la contem-

plation des choses du ciel, toujours en prières, acceptant avec patience et humilité toutes les souffrances et toutes les tentations.

## XIV

DANS LE DÉSERT SAINTE ANNE EST TENTÉE PLUSIEURS  
FOIS PAR LE DÉMON.

Satan ne cessa presque jamais de tenter et de tourmenter notre Sainte. Tantôt il lui inspirait de l'horreur pour le genre de vie qu'elle avait embrassé; tantôt il lui proposait de nouvelles austérités comme nécessaires, disait-il, à sa perfection. Mais Anne, par le secours de la grâce céleste, sut déjouer toujours les artifices du malin esprit, et ne se conduisit que d'après les inspirations du ciel.

Un jour que, pressée par une soif ardente, elle était venue chercher de l'eau à la fontaine dont nous avons parlé plus haut, elle en trouva l'ouverture obstruée par une grosse pierre qu'y avait apportée Satan. La prière était le refuge ordinaire de notre Sainte dans ses tribulations. Elle pria donc le Seigneur de lui venir en aide dans

cette occurrence. Par un miracle providentiel, la pierre devint poreuse, et il en sortit une eau aussi pure que le cristal. Furieux de sa déconvenue, Satan jeta dans cette eau une pierre qui lui donna une amertume telle, que sainte Anne, en ayant bu quelques gorgées, tomba évanouie sur le sol. Un ange descendit du ciel, lui rendit l'usage de ses sens, lui apporta une eau claire et pure, et éteignit sa soif.

Rentrée dans sa grotte, Anne se sentit tellement accablée par suite de la fatigue et de la chaleur réunies, qu'elle se coucha à terre et s'endormit profondément. Satan, irrité de la faveur qu'elle venait de recevoir, la transporta au milieu de Jérusalem et la posa sur le faite d'un des édifices les plus élevés de la ville. Quand Anne s'éveilla, elle ne fut pas peu surprise d'entendre les clameurs de la foule, qui, d'en bas, la regardait et cherchait vainement de quelle manière elle pourrait sortir de la position difficile dans laquelle elle se trouvait. Anne eut recours à son refuge habituel ; elle se mit en prières, et sur-le-champ un ange, à la vue de tout le peuple émerveillé, la transporta dans sa chère grotte.

Une autre fois, se prenant à penser à Jésus et à Marie qu'elle avait perdus, notre Sainte s'abandonnait à sa douleur. Satan, sous la forme d'un

ange de lumière, lui apparut et lui dit qu'il était envoyé du ciel pour la consoler; il lui commanda donc de se lever et de le suivre pour aller au-devant de la sainte Famille qui venait la visiter.

Sainte Anne, transportée de joie, se mit en route à la suite de l'ange de ténèbres. Ils arrivèrent au pied d'un roc escarpé. Là, Satan lui dit que, si elle aimait véritablement le Seigneur et si c'était pour son amour qu'elle châtiât son corps, il fallait gravir le rocher qui était devant eux.

Et il prit les devants.

Anne le suivit. Elle n'eut pas fait vingt pas, qu'elle rencontra des pierres aiguës comme des clous et tranchantes comme des rasoirs, qui mirent ses pieds en sang. Elle avança cependant; mais le supplice devint si horrible, son sang coulait avec tant d'abondance, qu'elle tomba mourante à moitié du chemin. Satan la saisit, la traîna jusqu'au sommet du roc, et froissa tellement son corps contre le tranchant et le piquant des pierres, qu'il ne formait plus qu'une plaie.

Anne, avec sa patience ordinaire, souffrit tous ces tourments sans dire un seul mot. Elle élevait incessamment son cœur à Dieu, le remerciant de l'associer ainsi aux tortures que Jésus devait souffrir durant la Passion.

Satan, frémissant d'une rage impuissante à la vue de ce courage et de cette résignation extraordinaires, s'enfuit dans le fond des enfers ; et les anges du Seigneur, descendant des cieux, s'approchèrent de notre Sainte, cicatrisèrent ses plaies, la consolèrent et la reportèrent dans sa chère solitude.

## XV

SAINTE ANNE EST VISITÉE DANS LE DÉSERT PAR JÉSUS  
ET PAR MARIE. — SA BIENHEUREUSE MORT.

Jésus, qui, comme Dieu, n'ignorait pas le lieu où Anne s'était retirée, n'avait pas jusque-là voulu en informer Marie, qui était fort inquiète au sujet de sa mère. Mais, à l'approche de l'heure dernière de notre Sainte, il dit à Marie :

« Allons, ma chère mère, allons rendre visite à celle qui vous a portée pendant neuf mois dans son sein, et qui, par la vie tout angélique qu'elle a menée si longtemps, par les épreuves nombreuses que mon Père lui a envoyées et qu'elle a supportées avec une si grande force d'âme, mérite tout notre amour et toutes nos louanges.

Allons adoucir les approches de son passage à une vie meilleure. »

Et aussitôt ils furent miraculeusement transportés dans le désert qu'Anne sanctifiait par les rigueurs de sa pénitence.

Notre sainte ne les eut pas plutôt aperçus, qu'entonnant le psaume *In te, Domine, speravi*, elle se prosterna aux pieds du Sauveur, les baisant avec une ardeur et une joie ineffables. Jésus la pria de se relever, et, lui ayant annoncé que le terme de son pèlerinage terrestre approchait, il la conduisit lui-même à Jérusalem.

Là, se sentant envahie par une grande faiblesse, Anne appela Marie auprès d'elle et lui dit :

« Ma chère fille, vous savez quel est mon amour pour vous et les larmes que j'ai versées à votre occasion; ne m'oubliez jamais dans vos prières, je vous en conjure. »

Montrant ensuite Jésus à tous ses proches qui environnaient son lit de mort :

« Voilà le Fils de Dieu, dit-elle, celui qui des cieux est descendu sur la terre pour sauver le genre humain. Servez-le fidèlement; suivez sa doctrine et gardez ses commandements. Il est la clef du Paradis et la porte du Ciel. Ne l'abandonnez pas aux jours cruels de sa Passion. »

Alors Jésus, s'approchant d'elle, lui dit :

« Vous serez à jamais bénie, Anne ! Tous ceux qui m'invoqueront en votre nom peuvent être certains d'être exaucés toujours. »

Anne, posant sa tête sur le sein du Sauveur, lui parla amoureusement pendant quelques instants ; puis, ayant récité avec une grande ferveur le psaume *Quemadmodum cervus desiderat ad fontes aquarum*, « Comme le cerf altéré soupire avec ardeur après une source d'eaux vives, ainsi mon âme s'élançait vers toi, Seigneur, source de vie, » elle expira doucement entre les bras de Jésus et de Marie... Elle était âgée de soixante-dix-huit ans !...

Quelle douce mort ! Et comme furent amplement récompensées en ce moment toutes les épreuves, toutes les afflictions, toutes les misères de sa longue vie !

## XVI

LE CORPS DE SAINTE ANNE EST DÉCOUVERT, DANS  
LA VILLE D'APT, PAR UN GENTILHOMME  
SOURD-MUET.

Sous le règne de Marc-Aurèle, les infidèles

firent une irruption dans la Terre-Sainte, détruisirent tous les cercueils qu'ils trouvèrent dans les monuments publics ou privés, et les livrèrent aux flammes. Un cercueil seulement échappa à cette profanation sacrilège ; les infidèles ne purent ni l'ouvrir, ni le forcer, ni le brûler, et, dans leur rage impuissante, ils le jetèrent à la mer. Mais, par un prodige surprenant, ce cercueil, qui était d'une pesanteur extraordinaire, au lieu d'être abîmé dans les flots de la mer, surnagea et fut porté, d'après les secrets desseins de Dieu, près de la ville d'Apt, en Provence. Ce cercueil demeura, pendant un assez long temps, enfoui dans le sable du rivage. Mais un jour des pêcheurs de la ville trouvèrent dans leurs filets un poisson d'une telle grosseur, qu'ils furent obligés de débarquer pour le tirer à terre à force de bras. Lorsque le poisson fut hors de l'eau, il fit des sauts et des bonds si prodigieux, et toujours dans le même endroit, qu'il creusa dans le sable une excavation profonde, dans laquelle les pêcheurs furent obligés de descendre pour l'en retirer. Ce fut de cette manière que le cercueil fut découvert. Aidés de plusieurs citoyens de la ville d'Apt, les pêcheurs voulurent l'ouvrir ; mais tous leurs efforts furent vains. Comme ils étaient chrétiens, ils s'empressèrent d'informer de cet évé-

nement extraordinaire leur évêque, qui se nommait Aurélius. Celui-ci fit transporter le cercueil dans une crypte souterraine, que l'on mura, après y avoir déposé une lampe ardente.

Quelques siècles plus tard, Charlemagne, après avoir soumis à ses armes la Provence tout entière, entra dans la ville d'Apt, et venait prendre son logement dans la maison du baron de Cazeneuve. Ce seigneur avait un fils, qui se nommait Jean, et qui était sourd-muet de naissance.

Charlemagne, qui était un prince véritablement chrétien et selon le cœur de Dieu, et qui reconnaissait qu'il n'avait triomphé de ses ennemis que par le secours du ciel, voulut lui en marquer sa reconnaissance en faisant adorer le vrai Dieu par tous les peuples qu'il gouvernait. Il renversa toutes les idoles des païens, détruisit les temples où les démons recevaient d'infâmes sacrifices, et fit disparaître en peu de temps par ses soins et par ceux du grand Turpin, archevêque de Reims, les derniers restes du paganisme, toujours si puissant dans l'ancienne province romaine.

La ville d'Apt avait autrefois été convertie à la foi de Jésus-Christ par la prédication de quelques-uns des premiers disciples. Mais la violence des persécutions et la tyrannie des empereurs

idolâtres avaient tellement arraché du cœur de ses habitants la divine semence, qu'à cette époque le nom adorable de Jésus n'y était connu que pour le sarcasme et le blasphème. La basilique était encore debout; mais ce sanctuaire que Dieu avait habité était devenu la demeure des hibous et des chouettes. Charlemagne, voulant rendre au Seigneur ce qui appartenait au Seigneur, ordonna à l'archevêque Turpin de procéder à la purification de l'antique maison de Dieu. Au jour destiné à une action si sainte, toute la Provence accourut à Apt. On entendait partout le son des trompettes et des tambours; on voyait l'armée rangée en bataille dans toute la ville et toutes ses avenues, et la garde royale était disposée tout autour de la basilique pour empêcher les désordres assez ordinaires en de semblables occasions. Les prières et les exorcismes commencèrent de grand matin, et une procession, en tête de laquelle marchait l'archevêque Turpin, accompagné de Charlemagne et de toute sa cour, s'avança, dans le plus bel ordre qu'on puisse imaginer, jusqu'à une vieille arcade qu'on avait ouverte afin de passer par toute la ville.

Ce fut là que le fils du baron de Cazeneuve, fendant la foule, se jeta aux genoux du roi, et lui fit comprendre, par ses gestes et par ses signes,

qu'il fallait démolir l'arcade qui était à leurs côtés. Charlemagne fit arrêter la procession, ordonna qu'on renversât cette vieille muraille et mit lui-même la main à l'œuvre.

Ou n'eut pas plutôt fait une ouverture d'un demi-mètre, qu'on découvrit une crypte dans laquelle brûlait encore, avec une clarté éblouissante, la lampe allumée depuis plusieurs siècles. Tous les assistants furent saisis d'une frayeur respectueuse, et chacun à l'envi voulait se précipiter dans la crypte ; mais le roi et l'archevêque s'y opposèrent, et ils furent d'avis que le jeune Cazeneuve y pénétrât le premier.

Le jeune sourd-muet y fut à peine entré, qu'il s'écria d'une voix qui fut entendue par toute la ville :

« Dans ce lieu vénéré repose le corps de la très-glorieuse Anne, mère de la sainte Vierge Marie ! »

Le roi et l'archevêque descendirent aussitôt dans la crypte, et, après s'être humblement prosternés, ils ouvrirent sans aucun effort le cercueil dans lequel se trouvait intact le corps saint avec cette inscription :

« Ceci est le corps de sainte Anne, mère de la Vierge Marie. »

Le bruit de ce prodige se répandit bientôt dans

tout le monde chrétien; de toutes parts les populations y accoururent pour vénérer les précieuses reliques. On y bâtit une des plus belles églises de France, qui devint un lieu de pèlerinage célèbre autant par les faveurs qu'y recevaient ceux qui avaient recours à l'intercession de notre sainte, que par les miracles qui se faisaient et qui se font tous les jours encore au pied de ce trône des miséricordes de notre Dieu.

## XVII

## SAINTE-ANNE-D'AURAY (1).

Nous laissons à une plume bien plus autorisée que la nôtre le soin de dire les merveilles qui accompagnèrent la fondation de cette église. C'est le récit d'un pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray, en Bretagne.

..... Nous partimes vers dix heures du matin. Dans la soirée précédente, j'avais lu, avant de m'endormir, un intéressant petit livre sur le *Pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray*, et, la tête pleine des merveilles qui avaient fait établir cet

(1) Nous empruntons à une revue hebdomadaire, la *Semaine des Familles*, une notice intéressante sur Sainte-Anne-d'Auray. Elle est signée d'un nom que tous les catholiques connaissent et savent apprécier: M. ALFRED NETTEMENT.

oratoire, j'étais intarissable en questions auxquelles mes compagnons de route répondaient avec une inépuisable complaisance. « Il me semble, leur disais-je, que, sans admettre légèrement les miracles, nous ne devrions pas nous montrer trop difficiles à croire à de nouvelles preuves de la bonté de Dieu. Ne sommes-nous pas ses enfants? N'est-il pas le meilleur des pères? Un fils comblé de bontés par son père a-t-il le droit de se montrer incrédule quand on lui annonce que ce bon père vient de lui accorder une nouvelle faveur? Il y a des esprits que le surnaturel choque : pauvres esprits forts qui mesurent à leur faiblesse et à la sécheresse de leur âme la puissance et la miséricorde de Dieu! Esprits faibles et arrogants qui disent à la bonté infinie, cet autre océan, ce que la puissance infinie a seule le droit de dire à la mer : « Tu n'iras pas plus loin! » Comme si ce qui est au-dessus de leur intelligence était au-dessus de la puissance et de la bonté divines! Comme si l'ordre naturel que nous voyons presque exclusivement sur la terre ne faisait pas partie d'un ordre plus général, et comme si Dieu pouvait cesser d'être infini en puissance et en bonté parce que nous sommes petits par l'esprit et le cœur! Pour moi, cette histoire me ravit. Je reconnais dans le bon Nico-

lazier cette pureté, cette humilité et cette simplicité que la tradition nous montre dans les instruments dont Dieu aime à se servir pour répandre de nouvelles grâces sur la terre. C'est le David de la Bible que Dieu va chercher au milieu de son troupeau pour abattre le Philistin Goliath et pour remplacer l'infidèle Saül sur le trône d'Israël; c'est cette Marie que l'ange salue en l'appelant pleine de grâce sous l'humble toit du charpentier de Nazareth; c'est, dans notre propre histoire, Jeanne d'Arc, à laquelle les anges et les saintes apparaissent en lui annonçant que Dieu ne veut pas que notre France, destinée à remplir une glorieuse mission sur la terre, soit écrasée par l'orgueilleuse Angleterre, et qu'il lui ordonne à elle, simple bergerette des champs, de ceindre l'épée et d'aller délivrer Orléans aux abois, pour mener ensuite sacrer à Reims le « gentil Dauphin de France. »

Comme le soleil était chaud, nous nous assimes un moment sous de grands arbres qui bordaient la route où nous cheminions. En face de nous, un paysan qui, probablement, allait prendre une charge de blé au bourg voisin, venait de faire arrêter son attelage, composé, suivant l'usage du pays, de deux bœufs précédés d'un cheval. Le cheval allongeait la tête pour chercher à terre

quelques brins d'herbe ; les deux bœufs, immobiles et mornes, jouissaient avec une tranquille joie de cet instant de trêve, et leur conducteur s'appuyait sur leur forte tête pour se délasser, sans que ces vigoureux animaux parussent sensibles à ce poids. Dans la charrette, étroite et petite comme on les construit dans le Morbihan, une jeune femme se tenait debout, elle portait un enfant dans ses bras. Tout l'ensemble de ce petit tableau présentait un caractère de calme et de placidité qui reposait l'âme. Un des ecclésiastiques qui était avec nous reconnut la jeune femme et lui adressa quelques mots ; elle habitait un village éloigné de quelques lieues de Keranna, et elle avait profité de la charrette pour venir placer sous la protection de la Sainte son enfant malade ; car sainte Anne est une puissante protectrice ; dans les litanies composées en son honneur, et que récitait sans doute la jeune mère, on l'appelle « le Remède des infirmes, la Santé des malades, » (*Medicina infirmorum, Sanitas languentium*) ; comme Marie, sa fille, sainte Anne est nommée par la piété des chrétiens la Consolatrice des affligés et la Protectrice de tous ceux qui crient vers elle ; la Nuée qui répand la rosée du ciel (*Nubes rorida*) ; et dans une des hymnes que l'on chante dans le sanctuaire placé sous son

invocation, l'Église s'exprime ainsi : « Anne, pieuse mère, je vous salue, vous dont le nom est si doux ; Anne dont le nom veut dire grâce et amour, daignez offrir à Dieu nos prières. Anne, heureuse êtes-vous d'avoir enfanté une pareille fille ; heureuse la fleur issue de vous d'avoir une pareille mère ! »

Après quelques minutes de repos, nous nous levâmes afin de poursuivre notre route, et, la conversation continuant à rouler sur les faits qui avaient précédé l'établissement du pèlerinage, et chacun apportant son souvenir ou sa réflexion, je voyais, pour ainsi dire, reflleurir devant moi toute cette légende sur les lieux mêmes où les faits s'étaient passés. Il y a quelques siècles, les lieux où se trouvent aujourd'hui la chapelle miraculeuse, la haute tour, la vaste maison et le bel enclos du petit séminaire, n'étaient que des champs et des prairies jetés sur les bords marécageux d'une lande, à une petite distance d'un hameau qu'on appelait *Ker-Anna*, le village d'Anne, en mémoire d'une chapelle bâtie sur ce terrain sous l'invocation de la Sainte, dans les premiers siècles du christianisme, chapelle détruite vers la dernière année du septième siècle. Le souvenir vague et lointain de la dévotion que le pays avait eue pour la Sainte, quelques débris

informes de l'antique chapelle, enfouis dans le sol sur lequel elle s'élevait jadis, voilà tout ce qui restait en l'an 1622 des honneurs qu'on avait rendus à sainte Anne. Je me trompe ; un phénomène étrange, que personne ne pouvait expliquer et que cependant il était impossible de nier, car il s'était plusieurs fois renouvelé, entourait d'une religieuse terreur l'endroit où étaient enfouies ces vénérables ruines. Elles se trouvaient dans un champ de blé appelé le *Bocenneu* ou le *Bocenzo*, et, de mémoire d'homme, jamais dans cet endroit on n'avait pu faire passer le soc de la charrue. On était obligé de cultiver cette partie du champ à la bêche, comme si cet endroit, autrefois consacré et destiné à l'être de nouveau, eût été trop saint pour que les animaux y fussent admis, et que l'homme seul dût y pénétrer. Cent fois l'épreuve avait été renouvelée, cent fois elle avait amené le même résultat : les bœufs, arrivés sur la limite du terrain, s'arrêtaient court et refusaient d'avancer ; si on les pressait de l'aiguillon, ils reculaient violemment et renversaient la charue. Ce fait était si connu, que, lorsqu'on envoyait un laboureur au *Bocenzo*, on ne manquait pas de lui dire : Prenez bien garde à l'endroit de la chapelle ; c'était comme un proverbe dans le pays. Au moment où commence cette histoire,

on venait de renouveler l'expérience, et l'issue qu'elle avait eue avait vivement frappé les esprits. Les bons gens répétaient dans les veillées d'hiver que la Providence, qui ne fait rien pour rien, avait ses desseins, et que vraisemblablement sainte Anne, pour laquelle le pays avait gardé une profonde dévotion, serait encore honorée dans ces lieux.

A cette époque, la ferme du Bocenno appartenait à messire de Kerloguen, et elle était cultivée par un de ses fermiers, nommé Yves Nicolazic. C'était une de ces âmes simples et grandes dont la pureté et l'humilité ont toujours plu à Dieu. Chrétien fervent, il avait une dévotion profonde pour la sainte Vierge et pour sainte Anne, sa mère. Sa vie s'écoulait dans le travail et dans la prière, et, quand on le rencontrait le soir, revenant du labour, dans les chemins mêmes que nous suivions, on était sûr de lui voir dans les mains son chapelet, qui remplaçait le manche de la charrue. C'était un homme droit et juste, et sa réputation sur ce point était si bien établie dans le pays, que ses voisins le choisissaient pour arbitre de leurs différends, assurés qu'il aurait mieux aimé mourir que de donner tort à qui avait raison. En 1623, Yves Nicolasic commença à avoir quelque avant-goût des relations surnaturelles que

Dieu devait lui accorder. C'étaient d'abord comme des clartés extraordinaires qui resplendissaient au milieu de la nuit, dans la pauvre chambre qu'il habitait, et qui, selon le pieux récit de ce saint homme, habitué à mesurer le temps par la prière, se prolongeaient pendant la durée de deux *Pater* et de deux *Ave*. Cette même lumière lui apparut dans le champ du *Bocenno*, mais elle dura moins longtemps. Enfin, un jour qu'il était allé chercher ses bœufs dans les champs, et qu'en les ramenant il passait auprès d'une source qui alors s'échappait humblement d'un sol couvert de gazon, — c'est aujourd'hui la belle fontaine de Sainte-Anne, — les animaux donnèrent des signes de terreur et refusèrent d'avancer. Par une coïncidence étrange, le beau-frère de Nicolazic, qui était allé chercher aussi ses bœufs aux champs, et qui revenait à la même heure, éprouva la même résistance. Tous deux firent quelques pas de plus vers la source, et, s'y rencontrant, ils aperçurent une dame d'un aspect auguste, debout et tournée du côté de la source. Sa robe, d'une blancheur éblouissante, descendait jusqu'à terre; elle était environnée d'une clarté douce et cependant vive, qui rayonnait sur les objets voisins. Le premier mouvement des deux beaux-frères avait été de s'enfuir; cependant, s'encourageant mutuellement,

ils revinrent sur leurs pas, mais la vision avait disparu.

A partir de ce moment, ces visions se renouvelèrent, continuellement pour Nicolazic. Tantôt, lorsqu'il revenait des champs à la tombée de la nuit, un cierge, porté par une invisible main, marchait à côté de lui et éclairait sa route, sans que le souffle du vent fit vaciller cette flamme surnaturelle qui s'élevait vers le ciel. Tantôt la sainte lui apparaissait auprès de la fontaine solitaire témoin de sa première apparition. Quelquefois aussi elle se montrait à lui dans la maison ou dans la grange, à côté de vieilles pierres sculptées que le père de Nicolazic avait autrefois tirées du sol où étaient enfouies les ruines de l'antique chapelle. Toujours revêtue d'une robe d'une éclatante blancheur, ses pieds reposaient sur un nuage, et sa main portait un flambeau ; elle gardait le silence, mais la majesté de son visage, quand ses regards s'arrêtaient sur le laboureur, était tempérée par une douce bienveillance. Le pieux Nicolazic était comme ravi pendant la durée de ces apparitions ; cette lumière céleste lui rappelait celle qui avait rempli les apôtres de joie, lors de la transfiguration sur le sommet du Thabor. Il lui arriva aussi, vers cette époque,

d'entendre des accords délicieux s'élever du sein des saintes ruines.

Tant qu'il restait entouré des glorieuses visions du monde surnaturel, son cœur était comme inondé d'allégresse ; mais, quand il rentrait dans le monde naturel, la crainte et le trouble s'introduisaient dans son âme. Nicolazic était un homme humble et sage ; il appréhendait parfois d'être le jouet de vaines illusions. Pourquoi Dieu honorerait-il un homme simple, ignorant et faible comme lui, de ces révélations sublimes ? Il avait pensé, au début, que ce pouvait être l'âme de sa mère, qu'il avait eu le malheur de perdre récemment, qui réclamait ses prières, et il avait fait dire plusieurs messes pour le repos de son âme ; mais la continuation des apparitions l'avait obligé d'abandonner cette idée, et, de plus en plus troublé, il résolut d'aller chercher des lumières et des conseils dans le couvent des Franciscains d'Auray.

Le R. P. Modeste, auquel Nicolazic s'adressa, était un homme de haute piété et de grande prudence. La réputation du laboureur, sa foi profonde, sa vertu, sa simplicité et son humilité, ne lui permettaient pas de douter qu'il fût sincère. Il savait d'ailleurs que les merveilles au sujet desquelles il était venu le consulter n'étaient pas sans

précèdent dans l'histoire de l'Eglise. Mais, de ce que les miracles sont toujours possibles à Dieu, il ne s'ensuit pas que ceux que les hommes racontent soient toujours réels. Il recommanda donc à Nicolazic de redoubler de ferveur et de fidélité dans tous ses desseins, et d'aller demander à Dieu la connaissance de ses desseins dans l'église du Saint-Esprit et dans celle de Notre-Dame-de-la-Garde, aujourd'hui détruite, mais qui était alors en grande vénération sur toute la côte du Morbihan.

Nicolazic obéit et attendit que Dieu voulût bien éclaircir ce mystère. On était dans le mois où nous sommes, c'était le 25 juillet 1624, il y a deux cent trente-cinq ans ; le lendemain tombait la fête de sainte Anne. Nicolazic était allé à Auray, probablement pour se préparer à faire ses dévotions. Il revenait, le soir, par un temps obscur, en récitant, selon sa coutume, son chapelet le long du chemin. Il était arrivé près de la croix de pierre que nous montra un de nos compagnons de route, et qu'on a appelée depuis la croix de Nicolazic. Tout à coup il aperçoit la sainte qui, portée sur son nuage et son flambeau à la main, éclairait tous les objets alentour. Il continue sa route sans que les grains du chapelet cessent de courir sous ses doigts. La sainte le suit,

et le mystérieux flambeau l'éclaire jusqu'à la porte de sa maison. La durée de cette vision avait produit sur Nicolazic une impression profonde. Il se demandait plus que jamais ce que Dieu voulait de lui, et, repassant au fond de son cœur tout ce qui lui était arrivé dans ces derniers temps, il se retira dans une grange, sans prendre de nourriture, afin de veiller dans la prière et la méditation. Il s'était étendu sur quelques bottes de paille et prenait un peu de repos, sans que le sommeil descendit sur ses yeux, tant son esprit était rempli de pensées, et tant les sentiments d'une fervente piété débordaient de son cœur, lorsque entre onze heures et minuit un bruit étrange arriva à ses oreilles. Il écoute, on ne saurait s'y tromper ; c'est une multitude innombrable qui, arrivant de tous côtés, fait retentir la terre du bruit de ses pas, auquel se mêle un murmure de voix confuses. Ne semble-t-il pas que, pour encourager son serviteur, Dieu le faisait assister par anticipation à un de ces pèlerinages qui devaient peupler bientôt la solitude de ce lieu alors sauvage et retiré ? Les pas s'approchent, le murmure des voix augmente ; Nicolazic étonné se lève avec précipitation ; il court au dehors pour s'enquérir du motif qui amène, à une pareille heure, un rassemblement aussi considérable de personnes

dans cet endroit isolé. D'où viennent-elles ? Que veulent-elles ? Nouveau sujet de surprise ! Dès qu'il est sur le seuil de sa porte, le bruit cesse, il n'entend plus rien, et il n'aperçoit personne. Il s'avance dans les prairies voisines, rien ne trouble la paisible solitude de la campagne déserte et le silence profond de la nuit. Tous les bruits de la nature sont endormis avec elle, et c'est à peine si l'on entend le murmure léger du vent qui agite, de temps en temps, le feuillage. Nicolazic, de plus en plus étonné et sous le coup d'une émotion surnaturelle, rentre dans la grange, et, reprenant son rosaire, il recommence à prier avec une nouvelle ferveur. Tout-à coup la grange s'éclaire, et une voix, s'élevant dans le silence, demande au pieux laboureur s'il n'avait jamais ouï dire qu'il y eût jadis une chapelle dans le *Bocenno*. Avant qu'il ait répondu, la Dame à l'aspect auguste qu'il avait vue dans ses précédentes apparitions lui apparaît de nouveau, et elle lui dit dans la langue du pays : « Yves Nicolazic, ne crains pas, je suis Anne, la mère de Marie ; va donc dire à ton pasteur qu'au milieu du champ qu'on appelle le *Bocenno* il y avait, avant qu'il existât de village, une chapelle célèbre, la première qu'on ait élevée, en Bretagne, en mon honneur. Voilà aujourd'hui neuf cent vingt-quatre

ans et six mois qu'elle a été détruite, et je désire qu'elle soit rebâtie par tes soins ; Dieu veut que mon nom y soit vénéré encore ! » Ainsi dit-elle, et elle disparaît avec la lumière.

Il est difficile de dire de quelle joie l'âme de Nicolazic fut inondée en entendant ces paroles. Il savait enfin ce que Dieu attendait de lui. Le Seigneur daignait le choisir pour instrument du rétablissement de la chapelle de Sainte-Anne, pour laquelle lui, pauvre laboureur de Bocenno, il avait toujours eu une tendre dévotion. La sainte elle-même avait bien voulu l'assurer qu'il était désigné pour cette œuvre, et un jour viendrait où il pourrait l'honorer dans un sanctuaire bâti sur le lieu même que ses mains avaient si longtemps cultivé. Il s'endormit l'esprit rempli de ces riantes espérances. Sous la première influence de cette révélation céleste, et dans ce monde surnaturel où il était comme transporté, il ne doutait de rien : il croyait, il espérait, il aimait. Mais à son réveil le monde naturel reprit son empire. Que de difficultés dans la mission qui lui était imposée ! Comment lui, pauvre laboureur, convaincrait-il le recteur de sa paroisse qu'il était chargé par sainte Anne de rétablir son sanctuaire ? S'il ne passait pas pour un imposteur, ne passerait-il pas au moins pour un visionnaire ? Et puis, où

trouver l'argent nécessaire à la construction d'une église ?

— Ces doutes, ces inquiétudes douloureuses, n'ont rien de nouveau pour nous, disais-je à mes compagnons de voyage ; nous les trouvons au début de toutes les missions. Ecoutez Jeanne d'Arc, quand, deux siècles auparavant, l'archange annonce à la jeune bergère que c'est elle qui fera lever le siège d'Orléans et qui rendra au roi Charles son royaume ; Jeanne se prend à pleurer et répond « qu'elle n'est qu'une pauvre fille qui ne sait ni chevaucher ni conduire la guerre. » Il faut que l'ordre d'en haut soit renouvelé pour qu'elle l'exécute. Elle craint l'incrédulité, les railleries, la contradiction, et son humilité recule devant la grandeur de la mission.

— C'est précisément l'histoire de Nicolazic, reprit un des recteurs dans la compagnie desquels je cheminais, et, j'ai quelque honte à le dire, un de nos lointains prédécesseurs, le recteur de Pluneret, dont vous voyez là-bas le clocher, dom Sylvestre Roduëz, joua, en 1624, dans le lieu où nous sommes, le rôle qu'un rude capitaine, Robert de Baudricourt, joua à Vaucouleurs, au quinzième siècle. Ce fut ce capitaine qui, lorsque l'oncle de Jeanne d'Arc, Durand Laxard, alla, de la part de la vierge inspirée, l'avertir de sa

mission, répondit brutalement qu'il lui conseillait de bien souffleter sa nièce et de la ramener ensuite chez ses parents. Le recteur de Pluneret n'accueillit pas avec beaucoup plus de bienveillance le pauvre Nicolazic, lorsque, pressé de nouveau par sainte Anne, celui-ci vint lui faire part de sa mission. Au seul mot d'apparition, le recteur s'emporta ; il chassa de chez lui le pieux laboureur. La phase des contradictions qui se trouve dans toutes les missions commençait. En vain Nicolazic va visiter le vicaire de Pluneret ; dom Jean Thominec le reçoit encore plus mal que le recteur. Sans se laisser décourager, car, ainsi que Jeanne d'Arc, il est pressé par les Voix, Nicolazic retourne chez dom Sylvestre ; mais celui-ci s'emporte, le réprimande, le taxe d'orgueil, et lui demande s'il est croyable que Dieu envoie des révélations à un ignorant comme lui. Puis, comme Nicolazic insistait encore, il le chassa de sa présence en le menaçant de le priver pendant sa vie des sacrements, et, après sa mort, de la sépulture chrétienne, s'il persistait dans ses folles imaginations. Mais Dieu, qui envoie à ses élus des épreuves, leur réserve des consolations. Nicolazic, repoussé sur la terre, est soutenu par le ciel. Les visions que Dieu accorde à son serviteur se multiplient. Sainte Anne lui apparaît de nouveau ;

le champ de Bocenno s'illumine pendant la nuit de soudaines clartés ; le pieux laboureur entend de nouveau le bruit des pas d'innombrables et invisibles pèlerins qui accourent de tous côtés au sanctuaire, l'œuvre de ses prières et de ses larmes ; des concerts d'une merveilleuse douceur parviennent à ses oreilles. Quelques hommes distingués, qui connaissent sa piété, qui estiment son caractère, M. de Kermadio-Lescouët, propriétaire d'une terre dans le voisinage, et M. de Kerloguen, propriétaire du *Bocenno*, l'engageut à aller consulter de nouveau les franciscains d'Auray. Ceux-ci ne lui donnent aucune espèce d'encouragement. « N'y a-t-il pas assez de chapelles dans la campagne ? un grand nombre de ces chapelles ne sont-elles pas abandonnées ? Pourquoi en augmenter le nombre ? » A cette réponse si décourageante, Nicolazic ne peut s'empêcher de verser quelques larmes. Cependant sa foi le soutient, et bientôt après sainte Anne lui annonce que sa confiance sera récompensée par la découverte de sa statue, qui a été autrefois honorée en ces lieux.

Tout en conversant ainsi, nous étions arrivés à Sainte-Anne, et nous nous représentions par la pensée l'aspect ancien des lieux où se passa cette scène mémorable. Au milieu de la nuit, Nicolazic, avait été averti par sainte Anne que le mo-

ment de la découverte de la statue précieuse était arrivé. Le flambeau qu'elle portait, restant allumé, marche devant le pieux laboureur, qui va chercher des témoins, car il veut que tout se passe d'une manière authentique. C'est son beau-frère le Roux, ce sont Julien Lezulit, Jean Tanguy et Jacques Lucas ; François le Bloenec se réunit bientôt à eux. Le flambeau surnaturel continue à marcher devant eux ; il est visible pour tous, excepté pour deux d'entre eux, qui ne se sont pas approchés, à la Pâque précédente, du tribunal de la pénitence. Elevé à trois pieds de terre, et brillant à trente pas à peu près en avant, sa flamme, droite et immobile, s'épanouit en gerbe rayonnante et éclaire un vaste espace. Parvenu au-dessus de l'emplacement de la chapelle, il s'arrête, puis, s'élevant et s'abaissant par trois fois à peu de distance d'un bouquet d'arbres verts, il semble disparaître dans le sol. Nicolazic a dit : « C'est là ! » Il montre à son beau-frère l'emplacement où il faut creuser. Celui-ci commence à ouvrir la terre avec un outil du pays qu'on appelle *tranche*. Au bout de quelques moments, il annonce qu'il vient de rencontrer du bois ; c'est la statue. Tous s'agenouillent, et ils allument un cierge bénit. Puis ils relèvent la sainte image, toute couverte de terre ; ils la dé-

posent sur le gazon près d'une haie, et chacun retourne au village en bénissant Dieu, pour prendre quelque repos pendant le reste de la nuit.

En devisant ainsi, nous étions arrivés à Sainte-Anne, et, pendant que notre imagination évoquait le passé, nos yeux voyaient le présent, de sorte que nous assistions en même temps aux efforts, aux épreuves de Nicolazic, et à la réalisation de ses vœux et de ses espérances. Nous nous arrêtâmes un instant sur la vaste plaine ombragée de châtaigniers, à l'extrémité de laquelle jaillit de terre la source consacrée par la première apparition de la sainte. Jadis cette source ignorée se perdait obscurément sous les buissons ; aujourd'hui elle est devenue une magnifique piscine, bâtie en pierres de taille, et qui présente un parallélogramme de soixante-quatorze pieds de longueur sur quarante-six de largeur, partagé en trois bassins. Le dernier, qui reçoit l'excédant de l'eau dont les deux autres sont alimentés par des sources vives, entoure d'une belle nappe un piédestal surmonté de la statue de la mère de la sainte Vierge. Sur cette place s'ouvre la rue des Merciers, d'où l'on entre par trois portes dans la cour de la Chapelle. Cette cour est longue de deux cent soixante pieds et large de deux cent

vingt. Au milieu s'avance l'église, qui semble venir au-devant des pèlerins : assez belle image de la grâce de Dieu qui vint ici au-devant d'un de ses plus humbles serviteurs. Cette église est adossée au couvent autrefois occupée par les Carmes, et dans les bâtiments duquel est maintenant établi le Petit-Séminaire. Tout autour de la cour s'étendent, sous la forme des cloîtres, de longues galeries destinées à abriter les pèlerins par les mauvais temps. Ces galeries viennent se rejoindre aux trois portes d'entrée, et se terminent par deux escaliers qui, montant le long du portique, conduisent à une esplanade abritée par une élégante coupole, et dominant une vaste arcade qui sert d'entrée principale. Sur cette espèce de trône s'élève un autel imposant du haut duquel le saint sacrifice de la messe peut être entendu de vingt mille fidèles et vu d'un bien plus grand nombre : c'est la *Scala Santa*. Avant la Révolution, on y voyait un beau groupe de statues en pierre représentant la scène de l'*Ecce homo*, morceau dû à un excellent artiste du seizième siècle, le petit-fils de François de la Barre, de sorte que les degrés qui conduisent à la plate-forme rappelaient ceux du prétoire de Jérusalem. Ce monument semblait calqué sur celui de Rome, où l'on montait à genoux les degrés de marbre tirés par

Constantin du palais de Pilate et que les pieds du Christ ont foulés. La Révolution, qui a partout laissé, comme un torrent, les traces de son passage, a brisé, en passant, ces statues. Elles sont aujourd'hui remplacées par celles de la Sainte-Famille, tirées, en 1815, d'un ancien et magnifique retable des Cordeliers d'Auray, que les iconoclastes de 93 ont également dévasté.

A la vue de ces constructions, de la tour d'une hauteur de cent cinquante pieds, qu'on aperçoit de si loin dans la campagne, et dans l'épaisseur de laquelle est pris le chœur de l'église, nous admirâmes cette puissance de la foi qui transporte encore des montagnes. « On s'étonne tous les jours, disait l'un de nous, qu'un homme de génie, Brunel, par exemple, se dise, en s'arrêtant sur les bords de la Tamise : « Un pont souterrain » passera sous les eaux du fleuve, et réunira les » deux rives ; » et voici qu'un homme du peuple, un simple paysan, étranger à la science et sans lettres, a fait épanouir sous sa prière ardente tout cet ensemble de constructions merveilleuses, et a créé ce grand établissement dans un lieu presque sauvage. Cette église, cette tour élevée, ce cloître immense, la Scala santa, les vastes bâtiments occupés aujourd'hui par le Petit-Séminaire, ces beaux jardins, cet enclos de cinquante

et un arpents de terre, fermé par un mur de huit cent trente-trois toises, ces grandes prairies, ces excellents vergers, ces allées magnifiques de châtaigniers et de tilleuls, ce canal et cette pièce d'eau de deux cent cinquante-six toises, tout cela est sorti de la prière féconde du pauvre Nicolazic. Il avait vu, par ce regard de l'espérance chrétienne qui scrute les profondeurs de l'avenir, son champ se transformer en une belle église, et il avait annoncé à ses amis étonnés de sa confiance que les choses se passeraient ainsi, et que toute la Bretagne viendrait en pèlerinage dans ce lieu. Tout ce qu'il avait espéré, Dieu l'a réalisé. »

Pendant que nous exprimions ces pensées, le supérieur du petit séminaire de Sainte-Anne nous redisait les dernières épreuves de Nicolazic et son inaltérable confiance en même temps que son invincible fermeté. La découverte de la statue n'a pas encore convaincu le recteur de Pluneret. Il traite Nicolazic avec plus de rigueur que jamais, et il hésite, quand il parle de lui, entre les noms d'impie et de visionnaire. Dom Thominec, le vicaire, n'est pas moins dur. Un événement malheureux semble prêter quelque autorité à la sévérité de leurs appréciations : un incendie se déclare dans la grange de Nicolazic, et déjà l'on va dire que Dieu lui-même condamne le pieux

serviteur de sainte Anne, lorsqu'on remarque avec étonnement que deux grands gerbiers de seigle placés tout à côté du bâtiment n'ont pas été même noircis, bien que le vent soufflât de leur côté, et que les objets renfermés dans la grange n'ont pas éprouvés l'atteinte du feu. Tandis que Nicolazic trouve ainsi la contradiction et l'obstacle là où il devait espérer trouver l'aide et le concours, la voix du peuple, qui est quelquefois la voix de Dieu, se déclare en sa faveur. Les pèlerins dont il a entendu les pas dans le lointain de l'avenir, les voilà qui arrivent. La nouvelle des merveilles qui s'opèrent au Bocenno s'est répandue, en effet, dans toute la Bretagne. Aussitôt toutes les populations s'ébranlent; elles veulent voir la statue; elles veulent prier Dieu dans l'endroit où il opère des prodiges. C'est pour le recteur de Pluneret une nouvelle occasion de faire éclater sa colère contre l'humble et persévérant Nicolazic. Il ordonne qu'on renverse l'escabeau sur lequel se trouve le vase d'étain où les pèlerins étrangers déposent leurs offrandes destinées à bâtir une église. Mais cette fois Dieu le punit : il est atteint dans tout son corps de douleurs qui ne s'apaisent qu'après un pèlerinage que, pendant toute une semaine, il va faire furtivement chaque nuit à la fontaine de Sainte-

Anne, dans laquelle il trempe ses membres endoloris. Plein de reconnaissance pour la sainte, dont l'intercession lui a obtenu sa guérison, il confesse enfin publiquement son erreur et se réconcilie avec Nicolazic. Ce fut alors, et seulement alors, — tant l'Eglise est circonspecte et sévère quand il s'agit d'admettre des faits miraculeux, — que l'évêque de Vannes, M. de Rosmadec, qui avait ordonné l'enquête la plus minutieuse et la plus exacte sur les faits allégués par Nicolazic, qui l'avait fait interroger par dom Jacques Bullion, bachelier en Sorbonne, l'avait interrogé lui-même à plusieurs reprises et l'avait fait comparaître devant son beau-frère, M. Kermeno du Garo, ancien conseiller au parlement, et enfin l'avait envoyé passer quinze jours dans le couvent des capucins de Calmont-Haut, pour y être examiné d'une manière plus suivie par les théologiens du couvent, ce fut seulement alors que M. de Rosmadec reconnut que le doigt de Dieu était là et autorisa l'érection de la chapelle. Les offrandes se montaient déjà à dix-huit cents écus, somme très-considérable pour le temps.

Dès que cette permission est donnée, un immense mouvement commence, et l'église de Sainte-Anne-d'Auray s'élève comme par enchantement, comme s'élèvent encore, Dieu merci ! les

églises dans le Morbihan. Chacun veut y apporter sa pierre, chacun son offrande. Le riche donne les matériaux, le pauvre son travail. C'est la maison de Dieu : tous y prieront, tous veulent avoir contribué à la bâtir. Ce fut une belle et grande journée pour tous, pour l'heureux Nicolazic surtout, que celle où le sanctuaire vénéré de Sainte-Anne fut inauguré devant une foule innombrable qui chantait les gloires et les miséricordes de Dieu. On était accouru à cette fête, non-seulement de toutes les parties du diocèse, mais de toutes les contrées de la Bretagne et de toutes les provinces voisines, et la lande disparaissait sous des milliers de pèlerins. A partir de ce moment le pèlerinage fut fondé. Les carmes, auxquels l'évêque de Vannes avait confié la fondation de Sainte-Anne, établissent les règlements les plus sages pour l'entretien de la piété et du bon ordre. Point de danses, point de divertissements profanes ; le biniou lui-même, cher aux oreilles bretonnes, est exilé. Outre le pèlerinage individuel, qui est perpétuel, car pour la misère et la reconnaissance la prière et l'action de grâce sont de tous les jours, il y a dans l'année des fêtes solennelles qui amènent des flots de pèlerins. Celle de saint Louis, le 25 août ; celle de saint Michel, le protecteur de la France,

le 29 septembre ; celle de la Pentecôte et celle de sainte Anne, à la fin de juillet, sont les principales. Dans ces grandes fêtes on a vu jusqu'à quatre-vingt mille pèlerins bivaquer sur la lande de Sainte-Anne, car les bâtiments ne suffisent pas, on le pense bien, à loger cette immense multitude. Les habitants de chaque district de la Bretagne, reconnaissables à leurs costumes, sont rassemblés par groupes. Dans chaque groupe, les femmes occupent le centre, et les hommes, à une distance assez grande, forment un cercle autour d'elles ; c'est ainsi qu'on passe la nuit en chantant des cantiques, et ces saintes vigiles ont rappelé aux pieux écrivains qui les ont racontées les vigiles du christianisme primitif.

Rien n'a manqué aux gloires de sainte Anne. Dans cette histoire qui s'ouvre par le nom d'un humble paysan, bientôt les noms des rois, des princes et des seigneurs, et même les noms des papes arrivent. Anne d'Autriche, reine de France, avait une dévotion particulière pour l'oratoire de Sainte-Anne-d'Auray, et, en entrant dans l'église, nous avons lu son nom inscrit de sa royale main sur le registre de la confrérie ; elle y fit écrire aussi celui du Dauphin, son fils, qui devait s'appeler Louis XIV. Au-dessous de ces noms augustes viennent tous les grands noms de la cour de

France, à cette époque, ceux de Charlotte de Montmorency, mère du grand Condé, de Claire d'Enghien, d'Anne de Bourbon, de Mademoiselle, des duchesses d'Elbeuf, d'Uzès, de Montbazou, de Cossé-Brissac, des comtesses d'Egmont, de Saint-Paul, de la Guiche, de Schombert. Henriette de France, cette reine d'Angleterre qui serait la plus malheureuse des reines, s'il n'y avait pas une reine de France du nom de Marie-Antoinette, Henriette d'Angleterre, qui passa comme l'herbe des champs du matin au soir et dont la mort retentit encore, comme un coup de tonnerre, dans l'oraison funèbre de Bossuet, sont venues à Sainte-Anne et ont écrit leurs noms sur le registre de la confrérie. Nous avons trouvé sur la liste celui de la marquise de Sévigné et plus tard celui de Marie de Leczinska. De notre temps même, sous la Restauration, en 1823, la fille de Louis XVI, et, en 1828, madame la duchesse de Berry, parurent dans ce lieu et y laissèrent des marques de leur piété et de leur munificence. Plusieurs papes, Urbain VII, Innocent X, Alexandre VII, Innocent XI, Clément XII, Benoît XIV et Clément XIV attachèrent au pèlerinage de Sainte-Anne des grâces précieuses qui accrurent encore la dévotion et l'empressement des fidèles.

Et comment cet empressement n'aurait-il pas

été aussi vif? Ce n'était pas en vain que l'on faisait le pèlerinage de Sainte-Anne. Combien de fois les cœurs brisés revinrent consolés, les esprits incrédules convaincus, les malades incurables guéris! Les merveilles du christianisme primitif furent renouvelées; les aveugles virent, les sourds entendirent, les muets parlèrent et les paralytiques marchèrent. C'est en entrant dans l'intérieur de l'église que l'on s'explique encore mieux le concours des pèlerins accourus de toute part à Sainte-Anne-d'Auray. Tous les murs sont chargés d'*ex-voto*. L'estropié guéri a laissé là ses béquilles; le malade, condamné par les médecins, a déposé le suaire déjà préparé pour l'ensevelir; le matelot, battu par la tempête et sauvé par l'intercession de sainte Anne, a suspendu aux voûtes une barque taillée par ses mains. Il y a des villes et des villages qui font encore à Auray des pèlerinages annuels en commémoration d'un anniversaire. Quimperlé est venu, en mémoire d'un incendie arrêté; Pont-l'Abbé, en mémoire d'une maladie contagieuse miraculeusement suspendue, a franchi vingt-cinq lieues; l'Ile-Dieu en franchit tous les ans soixante. On voit revenir chaque année les gens d'Arzon, et ils chantent encore le cantique que chantaient leurs pères, lorsque, échappés presque seuls au nombre de quarante-

deux à la mort qui décima un équipage français dans une bataille navale livrée sous le règne de Louis XIV, ils vinrent se prosterner dans ce sanctuaire où nous prions. Qui les rencontrerait dans le trajet les entendrait chanter encore aujourd'hui le cantique d'action de grâce des gens d'Arzon qui fut composé à cette époque :

Nous avons été de bande  
Quarante-deux Arzonnois  
A la guerre de Hollande  
Pour le plus grand de nos rois.

Sainte mère de Marie,  
Par un miraculeux sort,  
Vous nous conservez la vie  
Dans le danger de la mort.

Ce fut de juin le septième  
Mil six cent septante et trois,  
Que le combat fut extrême  
De nous et des Hollandois.

Sainte mère, etc.

Les boulets comme la grêle  
Passaient parmi nos vaisseaux,  
Brisant mâts, cordage, voile,  
Et mettant tout en lambeaux.

Sainte mère, etc.

La merveille est toute sûre  
Que pas un homme d'Arzon

Ne reçut la moindre injure  
De mousquet ni de canon.

Sainte mère, etc.

Je n'ai pas vu le grand pèlerinage de Sainte-Anne ; mais je suis sorti de la chapelle édifié et ému. Tant de bonté attestée par tant de reconnaissance, cette longue histoire des miséricordes de Dieu, racontée par les témoignages mêmes de la gratitude de ceux qui les ont éprouvées après avoir invoqué l'intercession de la mère de la sainte Vierge, me pénétraient à la fois d'émotion et de respect. Ici, ce sont des mères à qui leurs enfants écrasés par des roues de moulin, par le fléau des pressoirs, ou tombés dans la vase, ou précipités dans les gouffres, ou étouffés, ont été rendus ; là ce sont des muets qui ont recouvré la parole, des aveugles la vue, des sourds l'ouïe, des paralytiques le mouvement, des insensés la raison. Toutes les souffrances du corps et de l'âme sont venues sous ces voûtes, toutes y ont trouvé un remède ou une consolation. Sainte Anne a arrêté les incendies, a mis un terme aux maladies contagieuses en purifiant l'atmosphère de son souffle béni. Les marins n'ont pas en vain chanté le bel hymne *Ave, parens stellæ maris* : « Salut à vous qui avez enfanté l'étoile des mers, arra-

chez-nous aux tourbillons de l'orageux Océan. » Ceux de Saint-Malo, ceux d'Ouessant, ceux de Cancale, ceux du Croisic, ceux de Nantes, ceux de Vannes, ceux d'Auray, ceux de tous les ports ont suspendu de nombreux *ex-voto* aux voûtes, en mémoire de leur retour au pays qu'ils avaient craint de ne plus revoir. Enfin, je vis un autel sur lequel un étendard mahométan avait été déposé par des chrétiens, qui, prisonniers des Turcs, avaient pris pour cri de ralliement le nom vénéré de sainte Anne, et s'étaient emparés de la galère sur laquelle on les employait à ramer.

Au milieu de ces récits, de ces pieuses stations, de ce voyage autour de deux siècles qui ont laissé leur empreinte à Sainte-Anne, les heures avaient couru...

## CONCLUSION

Nous pourrions ici rapporter un grand nombre de merveilles et de miracles éclatants opérés par l'intercession de notre Sainte. Mais à quoi bon ? Est-il un seul chrétien qui ne soit convaincu de sa puissance et de son amour ? N'est-ce pas elle qui a donné la vie à Marie, une mère à Jésus,

une Reine aux anges, aux justes et aux pécheurs une protectrice, aux affligés une consolation, à tout le genre humain une mère pleine de miséricordes ? Que pourrons-nous donc dire encore de cette Sainte incomparable, sinon que nous sommes obligés de reconnaître par nos services les libéralités de sa tendresse pour nous ? Nos hommages ne doivent pas avoir plus de bornes qu'elle ne borne elle-même les preuves innombrables de sa protection toute-puissante.

Ainsi nous ne pouvons mieux terminer ce petit volume qu'en appliquant à la mère de Marie ce que le grand saint Bernard disait de Marie elle-même. Sainte Anne ouvre le trésor des divines miséricordes à tous les hommes ; les affligés trouvent leur consolation dans l'abondance des grâces qu'elle obtient pour eux ; elle fait donner le repentir aux pécheurs, la persévérance aux justes, la santé aux infirmes, la liberté aux prisonniers ; elle est la cause de la joie du ciel et de la terre. Recourons donc avec confiance à son intercession, et soyons assurés que nous ne pouvons rien faire qui soit plus agréable à Jésus et à Marie.

PRIÈRE A LA BIENHEUREUSE VIERGE ET A SAINTE  
ANNE (1).

Pie VII accorde cent jours d'indulgence à tous les fidèles, chaque fois qu'avec un cœur contrit ils réciteront dévotement cette prière. Sa Sainteté accorde à ceux qui, chaque mois, la récitent dix fois au moins, une indulgence plénière le jour de la fête de Sainte Anne (26 juillet), pourvu que, véritablement contrits, s'étant confessé et ayant communiqué, ils visitent une église avec dévotion et y prient à l'intention du souverain pontife.

*Ave, gratiâ plena; Dominus tecum; sua gratia sit mecum; benedicta tu in mulieribus, et benedicta sit sancta Anna, mater tua, ex quâ sine maculâ et peccato processisti, Virgo Maria; ex te autem natus est Jesus, Filius Dei vivi. Amen.*

« Je vous salue, pleine de grâce; que le Seigneur soit avec vous; que sa grâce soit avec moi. Vous êtes bénie entre toutes les femmes; bénie soit sainte Anne votre mère, de laquelle vous

(1) *Recueil des indulgences* de l'année 1857, p. 256.

êtes née sans tache et sans péché, ô Marie, et de vous est né Jésus-Christ, fils du Dieu vivant. Ainsi soit-il. »

## RELIQUES DE SAINTE ANNE

### MÈRE DE LA SAINTE VIERGE (1).

Le corps de sainte Anne, mère de la très-sainte vierge Marie, repose dans l'ancienne cathédrale d'Apt (Vaucluse), depuis le premier siècle de l'Eglise.

Les saintes reliques apportées d'Orient furent confiées par saint Lazare et sainte Magdeleine à saint Auspice, premier évêque d'Apt, disciple du pape saint Clément.

Dans les siècles de persécution, les reliques furent religieusement déposées dans une crypte où elles demeurèrent ignorées pendant l'irruption des Saxons, des Lombards, des Sarrasins, jusqu'au règne de Charlemagne.

Ce fut en présence de ce prince et de Turpin, archevêque de Reims, son aumônier, que fut révélé le précieux dépôt en 776, par un miracle

(1) Nous empruntons à la *Revue des Bibliothèques paroissiales* la première partie de ces détails, qui ne diffèrent presque pas de ceux que nous avons donnés page 60.

éclatant qui donna la vue, l'ouïe, la parole à Jean, jeune fils du baron de Cazeneuve. Ce fut ce jeune enfant, saintement inspiré, qui désigna le lieu où se trouvaient cachées les saintes Reliques.

Le sanctuaire de Sainte-Anne devint dès-lors célèbre dans le monde chrétien : Charlemagne conserva toute sa vie une dévotion particulière à sainte Anne.

La ville d'Apt a vu, à différentes époques, deux papes, plusieurs rois et plusieurs reines, sans parler d'un grand nombre d'autres personnages éminents, prosternés devant les restes précieux de la mère de la sainte Vierge.

Huit papes ont accordé des indulgences aux fidèles qui allaient témoigner leur dévotion à sainte Anne, devant son saint corps.

Quelques sanctuaires ont obtenu des parcelles des reliques de sainte Anne.

L'église de Sainte-Anne-d'Auray, dont le pèlerinage est aujourd'hui si célèbre, en reçut une de la reine Anne d'Autriche, qui l'avait elle-même obtenue de l'église d'Apt.

Le sanctuaire de Poeylaün (Hautes-Pyrénées) vient d'en recevoir aussi une de Mgr l'évêque de Tarbes, qui l'avait apportée de Rome. Le pieux prélat a voulu l'installer lui-même avec toute la

solennité possible. En faisant ce don précieux à Poeylaün, il a eu pour but de réveiller dans la contrée la dévotion à sainte Anne. Cette dévotion avait été un honneur pendant plusieurs siècles, dans la vallée d'Azun ; mais elle s'était refroidie depuis que la chapelle de Sainte-Anne, située au midi du mamelon de Poeylaün, eut été démolie, après la révolution de 1789.

Saint Jean Damascène, parlant des reliques des saints, dit : « Jésus-Christ nous les a données comme des fontaines salutaires qui répandent sur nous de grands et nombreux bienfaits, et d'où découle un parfum délicieux. » Ces paroles se sont vérifiées à la lettre, dans la relique de sainte Anne, à Poeylaün. A peine installée, elle a fait sentir sa douce et salutaire influence : en peu de temps, la dévotion à cette puissante Patronne est devenue plus florissante que jamais. Les pèlerins accourent aujourd'hui, non-seulement de la vallée d'Azun, mais de toutes les vallées voisines. Un grand nombre assurent avoir obtenu, devant la sainte Relique, des grâces extraordinaires.



## TABLE DES MATIÈRES.

Le père et la mère de sainte Anne. . . . .	1
Conception de sainte Anne. . . . .	8
Sainte Anne est sanctifiée dès le sein de sa mère. — Sa nativité. . . . .	11
Sainte Anne au temple de Jérusalem. — Vertus qu'elle y pratique. . . . .	15
Mort d'Emérentienne. — Affliction de sainte Anne.	19
Sainte Anne épouse saint Joachim. — Sa conduite dans l'état du mariage. . . . .	21
Epreuves par lesquelles passent Anne et Joachim. — Un ange de Dieu vient les consoler. — Con- ception de la sainte Vierge. . . . .	24
Nativité de la sainte Vierge. — Merveilles qui l'ac- compagnent. . . . .	29
Présentation de la sainte Vierge au temple. . . . .	34
Mort de saint Joachim. — Mariage de la sainte Vierge. . . . .	39
Anne apprend, par l'archange Gabriel, que Marie	

a conçu le Fils de Dieu. — Douleur qu'elle ressent par suite du voyage de Bethléem. . . . .	43
Anne rencontre les mages qui lui apprennent la naissance du Sauveur à Bethléem. — Ce qui se passe dans l'étable. — Retour à Nazareth. . .	47
La fuite en Egypte. — Anne cherche la sainte famille pendant une année entière. — Elle va à Bethléem. — Sa retraite dans le désert. . . .	50
Dans le désert sainte Anne est tentée plusieurs fois par le démon. . . . .	55
Sainte Anne est visitée dans le désert par Jésus et par Marie. — Sa bienheureuse mort. . . . .	58
Le corps de sainte Anne est découvert, dans la ville d'Apt, par un gentilhomme sourd-muet. . .	60
Sainte-Anne-d'Auray. . . . .	65
Conclusion. . . . .	95
Prière à la bienheureuse Vierge et à Sainte Anne. .	97
Reliques de Sainte Anne. . . . .	99